REVUE DE PRESSE

ENTREVUES

31E FESTIVAL DU

FILM

DE BELFORT

26 NOV.- 4 DÉC.

2016/CINÉMA PATHÉ

WWW.FESTIVAL-ENTREVUES.COM

VILLE DE BELFORT · Cinémas d'aujourd'hui · région BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ · CNC · Ministère Culture Communication · Territoire de Belfort Le Département · TANDEM · PATHÉ · LA CINEMATHEQUE FRANÇAISE · CINÉ + CLUB · LES EURÔKÉENNES · sacem · un événement Télérama · France culture

SOMMAIRE

PRESSE & MÉDIAS NATIONAUX — PAGE 3

ARTE — PAGE 3
CINÉ+ — PAGE 4
FRANCE CULTURE — PAGES 5-7
LE MONDE — PAGE 8
LES CAHIERS DU CINÉMA — PAGE 9
SOFILM — PAGES 10-11
ACCRÉDS — PAGES 12-16
LA 7E OBSESSION — PAGE 18
MÉDIAPART.FR (2 ARTICLES) — PAGES 19-22
TOUTE LA CULTURE.COM — PAGES 23-25
FILM DE CULTE.COM — PAGE 26
ÉCRAN TOTAL .COM — PAGE 27
DÉBORDEMENTS.FR — PAGE 28-32

PRESSE & MÉDIAS RÉGIONAUX — PAGE 33

FRANCE 3 — PAGE 33
FRANCE BLEU — PAGES 34-35
FLUX 4 — PAGES 36-38
L'EST RÉPUBLICAIN — PAGES 39-47
DIVERSIONS — PAGES 48-50
NOVO — PAGES 51-58
B.H.M. — PAGE 59
POLY — PAGE 60
À LA CONQUÊTE DE L'EST.COM — PAGES 61-62

PRESSE & MÉDIAS INTERNATIONAUX — PAGE 63

THE HOLLYWOOD REPORTER (3 ARTICLES) — PAGES 63-70
EAST ASIA — PAGE 71
KINEMA JUNPO — PAGE 72

3 décembre 2016 | @Bertrand Loutte

Lutte des corps à Belfort

Pays : France

Tags : Entrevues, Belfort, Cinéma, Féminisme

"Ceci est mon corps", clame-t-on haut et fort à Belfort. Chaque année, au festival Entrevues, les Rencontres Cinéma et Histoire proposent un regard croisé, artistique et scientifique sur le septième art. A l'occasion des 60 ans du Planning familial, des historiens explorent la libération du corps féminin dans les années 60 et 70, de l'Iran à Cuba en passant par la France et les USA. Quels regards politiques et artistiques le cinéma porte-t-il sur ce moment historique si particulier ?

Lien : http://info.arte.tv/fr/lutte-des-corps-belfort

« Viva Cinéma », émission du 27 décembre.
Avec Antonin Peretjatko et Emmanuel Mouret.

Plan large

Antoine Guillot

Burlesque, remake et chorégraphie de l'amour au Festival Entrevues de Belfort

iTunes / RSS Exporter

03.12.2016

59 min

Remake, burlesque et chorégraphie de l'amour : Plan Large est en direct du festival Entrevues à Belfort, avec Lili Hinstin, Damien Manivel, Thomas Salvador, Mathieu Macheret... et même Melvil Poupaud.

Le Parc de Damien Manivel et La Mouche de David Cronenberg

Crédits : Shellac

accueil • 31ème Festival international du film - Entrevues Belfort

Du 26 novembre au 4 décembre

31ème Festival international du film - Entrevues Belfort

Venez assister au 31ème Festival international du film - Entrevues Belfort du 26 novembre au 4 décembre 2016

uter le direct •
direct

ture Programmes

• Crédits :

• Crédits :

Créé par Janine Bazin en 1986, Entrevues Belfort est un festival international de cinéma dédié à la jeune création contemporaine et aux rétrospectives d'auteurs. La Compétition internationale est consacrée aux premiers, seconds et troisièmes films : fictions et documentaires, longs et courts métrages. Elle est dotée de nombreux prix.

Le Festival International du Film de Belfort, accueillera cette année le comédien-cinéaste-musicien Melvil Poupaud qui nous ouvrira son laboratoire créatif. En présence de Chiara Mastroianni et d'autres invités surprises. Mais aussi... la transversale de l'événement autour du remake, un focus sur le nouveau burlesque français, une rétrospective sur le grand cinéaste indien Satyajit Ray, une exploration sur la libération du corps féminin dans les 60' et 70' et Entrevues Junior : le festival de films pour les enfants !

De nombreux premiers films de jeunes cinéastes, français et étrangers, aujourd'hui reconnus ont été sélectionnés à Belfort. Entre autres : **Pedro Costa, Alain Guiraudie, Athina Rachel Tsangari, Jafar Panahi, Miguel Gomes, Rabah Ameur-Zaimèche, Leos Carax, Josh et Benny Safdie, Kleber Mendonça Filho, Radu Jude, Yousry Nasrallah, José Luis Guerin, Nicolas Pereda, Sergei Loznitsa, Kelly Reichardt, Raya Martin, Abdellatif Kechiche, Yorgos Lanthimos, Laurent Cantet, Serge Bozon, Claire Simon, Lars von Trier, Laurent Achard, Brillante Mendoza, David Gordon Green, Albert Serra, Darren Aronofsky, Gianfranco Rosi, Abderrahmane Sissako, Patric Chiha, Corneliu Porumboiu, Arnaud des Pallières** ou **Tariq Teguia**...

Entre les auteurs d'hier et d'aujourd'hui, Entrevues dresse le tableau des innovations cinématographiques à l'œuvre dans le cinéma mondial.

France Culture en direct du Festival
Samedi 3 décembre de 15h à 16h
Plan Large d''Antoine Guillot
Avec notamment **Melvil Poupaud** pour sa carte blanche, **Damien Manivel** pour son film Le Parc et le réalisateur **Thomas Salavador** , le critique **Mathieu Macheret** pour sa ciné-conférence autour du Remake en direct du Festival Entrevues à Belfort (26 novembre au 4 décembre)

Partenaires

ENTREVUES
ENTREVUES
ENTREVUES
ENTREVUES BELFORT
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM
31E ÉDITION - 26 NOV. - 4 DÉC. 2016

Entrevues Belfort Plus d'informations

• Crédits :

Le Monde

Le terrain de jeu de Melvil Poupaud

Le comédien a les honneurs du festival Entrevues de Belfort

PORTRAIT

Il donne ses rendez-vous dans le bistrot en bas de chez lui, où il a ses habitudes. Avec une cordialité déliée, Melvil Poupaud engage la conversation tandis que trois œufs durs mayonnaise lui arrivent sur une assiette, suivis d'artichauts vinaigrette.

Pas festif comme déjeuner, mais c'est le métier qui veut ça. Pour son prochain rôle, un serial killer qu'il jouera dans une série pour TF1, l'acteur, 43 ans, carbure à la muscu, aux protéines et aux légumes verts. Avant de se lancer dans cette aventure qui pourrait brouiller l'image de dandy parisien qui lui colle à la peau, il a les honneurs du festival Entrevues, à Belfort du 26 novembre au 4 décembre.

De *La Ville des pirates*, tourné avec Raoul Ruiz quand il avait 9 ans, au récent *Victoria*, de Justine Triet, en passant par *La Fille de 15 ans*, de Jacques Doillon, *Conte d'été*, d'Eric Rohmer, *Eros thérapie*, de Danièle Dubroux, *Laurence Anyways*, de Xavier Dolan, dix films traceront une ligne dans la foisonnante filmographie qui le voit grandir depuis trois décennies. Dans le cadre d'une réflexion sur l'art du jeu, ils dialogueront avec d'autres, portés par des comédiens qu'il admire – Chiara Mastroianni, Jack Nicholson, Jean-Pierre Léaud, Mathieu Amalric.

Jouer son personnage d'enfant diabolique dans *La Ville des pirates* n'était pas très différent de jouer aux cow-boys et aux Indiens. Jusqu'aux *Mystères de Lisbonne*, le dixième et dernier film qu'ils tourneront ensemble, Raoul Ruiz aura été pour Melvil Poupaud un père de substitution. Devenir adulte exigera de s'affranchir de son emprise et de celle de toutes les bonnes fées (Marguerite Duras, Serge Daney, Jacques Lacan, Hervé Guibert...) qui gravitaient dans l'orbite de sa mère, l'attachée de presse Chantal Poupaud.

« J'ai changé de position quand j'ai commencé à jouer avec des réalisateurs plus jeunes que moi. C'est le moment où j'ai pu assumer mon parcours, me sentir capable d'apporter quelque chose à un film, ne plus avoir peur du ridicule... » Dans le même temps, son regard sur son art, qu'il a longtemps tenu pour mineur comparé à la musique, à la peinture, à la poésie, évoluait.

Une frénésie créatrice

L'Homo luden, de Johan Huizinga, en bandoulière, Melvil Poupaud revendique aujourd'hui le jeu comme un rapport au monde. Qu'importe si l'aspect final des films lui échappe, si cet état de grâce qu'il a parfois l'impression de toucher, dans ce temps suspendu qui s'écoule entre les cris « action ! » et « coupez ! », est régulièrement saboté par des problèmes techniques ou des choix de montage. Tant qu'il peut appréhender le cinéma comme un grand terrain de jeu évolutif, il continuera de faire des films pour se perdre aux confins du Kirghizistan, de l'Ouzbékistan, du Kazakhstan (*Shimkent Hotel*, de Charles de Meaux), pour infiltrer les milieux mafieux de Sofia, en Bulgarie (*Tête baissée*, de Kamen Kalev), pour vivre des mois dans l'incroyable nébuleuse d'enfants, de gardes du corps, d'éducateur autour de Brad Pitt et d'Angelina Jolie (*Vue sur mer*, d'Angelina Jolie)...

> **« Melvil a été exposé, enfant, à la caméra, aux conversations de gens qui venaient chez lui »**
>
> PHILIPPE PARRENO
> plasticien

« Il a une épaisseur existentielle qui correspond à son âge, mais il a gardé une innocence, quelque chose de l'enfance qui est aussi lié au cinéma, estime Nicolas Pariser, qui l'a dirigé dans son premier long-métrage, *Le Grand Jeu*. *Il n'a pas de certitudes, et dans cette incertitude il évolue avec une grande dignité. »* Glisser d'une identité à une autre, c'est une manière de rester libre. *« La capacité à se remettre en jeu, à refuser de capitaliser sur son petit truc, à s'ouvrir à la découverte »*, qu'il admire chez Bob Dylan et d'autres artistes, est un leitmotiv de sa filmographie d'adulte. Elle éclaire, en outre, sur cette étonnante « créationnite » qu'il déploie durant les heures creuses de la vie d'acteur, endossant au gré des envies les habits du musicien, de l'écrivain, du pein du cinéaste, du photographe ou dessinateur. Comme le pose plasticien Philippe Parreno, a lequel il a des projets en gestati *« Melvil a été exposé étant enfa à la caméra, aux conversations tous ces gens passionnants qui naient chez lui. Forcément, com il est très doué, ça ressort. Mais il profondément acteur. Quoi q fasse, il s'agit toujours de ciné La photo, la musique, le texte sont les organes du cinéma. »*

Sur scène, dans le rôle du b siste, il reste dans l'ombre – de frère, le guitariste Yarol Poupa de Benjamin Biolay, d'autres core avec lesquels il joue à l'o sion. Dans ses autres œuvres au qui fleurissent à la lisière de l'a teurisme et de l'underground visibilité n'est pas ce qu'il cherc mais elle surgit parfois, à la fav du désir des autres. Certains de films ont ainsi été montrés à Quinzaine des réalisateurs, tains de ses dessins exposés à la lerie Air de Paris. Melvil Poupa publié deux livres (*Quel est M noM ?*, chez Stock, *Voyage à F City*, chez Pauvert). Le style bric joyeusement dilettante, de ses déos a plu en outre aux frères chowski (devenus sœurs dep qui lui ont offert à l'issue d'un ting atypique un rôle dans *Sp Racer*. Ce fut sa première ex rience de tournage sur fond L'occasion d'un retour en enfa *« Tu sais, quand tu es seul dan chambre et tu t'imagines en t de gravir l'Himalaya. »* ■

ISABELLE REG

CAHIERS DU CINEMA

Antihéros à Belfort

Même si la compétition s'enrichissait cette année d'une section française dédiée aux premiers longs métrages de fiction, les films intrigants de la 31e édition d'Entrevues Belfort (26 novembre–4 décembre) sont venus de la compétition internationale – où c'est le Français *Le Parc* de Damien Manivel qui est reparti lauréat d'un Grand Prix mérité (voir Cahier critique). Confirmation d'abord : *Short Stay* de Ted Fendt, repéré à Berlin (*Cahiers* n°720), est un premier long métrage réalisé seul ou presque, sans moyens, en 16 mm, avec une vraie sûreté de mise en scène, qui en une heure fait traverser à son héros Mike de banales et pathétiques mésaventures, dressant le portrait d'une certaine hypocrisie sociale et de rapports sourdement violents tout en approchant le mal-être de ces adultes engoncés dans des corps d'adolescents ingrats. Cette sorte de mumblecore austère, précis et pince-sans-rire appelle d'autres épisodes.

Distingué au palmarès, *The Illinois Parables*, film-essai de Deborah Stratman, était l'autre film américain de cette compétition. Un portrait de l'Illinois et une évocation des États-Unis à travers une série d'épisodes rapportés dans un ordre chronologique comme autant de contes. Le film vaut surtout par son art de l'illustration, juxtaposant paysages, archives, textes, à des scènes filmées en 16 mm. Si cette composition réglée est d'une beauté assez sage, le film n'en propose pas moins une promenade rêveuse, dans un format rarement rencontré en festival (l'un des atouts de Belfort résidant dans cet éclectisme des formats).

Pas tout à fait accomplis, deux films retenaient aussi l'attention : *Singing in Graveyards* de Bradley Liew (Malaisie, Philippines) et *Viejo calavera* de Kiro Russo (Bolivie, Qatar). Le premier signe le passage à la réalisation de l'assistant et producteur de Lav Diaz, et s'attache à suivre un personnage stupéfiant, grand échalas qui mène la vie cocasse et un peu triste de sosie officiel d'une star du rock philippin (joués tous deux par Pepe Smith, le vrai rocker en question) : il y a du Jarmusch dans cette évocation malicieuse d'une vie déglinguée aux subtils attraits derrière une forme de misère. *Viejo calavera* plonge quant à lui son héros irrécupérable (un jeune ivrogne qui ne suivra pas le chemin attendu de sa rédemption) dans les mines où il est parvenu à se faire engager, et où il erre dans une aventure solitaire, secrète et informe. Plastiquement extraordinaire, le film souffre de ne pas s'engager plus nettement dans la fiction ni d'offrir quelque prise sur cette expérience lointaine, recueillie en pointillé. Avec Mike dans *Short Stay*, l'étrangeté des corps et les figures cabossées étaient en tout cas un inattendu fil rouge de cette édition.

Florence Maillard

The Illinois Parables de Deborah Stratman (2016).

Sofilm
LE CINEMA AUTREMENT

- THEO HAKOLA : L'ENTRETIEN MUSIQUE & CINEMA -

« Avec Altman, on a discuté littérature et pêche à la mouche »

Ancien leader des groupes cultes Orchestre Rouge et Passion Fodder et néo-écrivain (son dernier roman, *Idaho Babylone* est paru en septembre chez Actes Sud), Théo Hakola revient cette année à Belfort en tant que parrain du prix Eurocks ONE + ONE au festival Entrevues, après un passage aux Eurockéennes en 1996. Petites confessions au débotté d'un grand fan de Robert Altman qui rêve secrètement d'inventer la série télé qui manque à la France.

Une mauvaise musique au cinéma, ça peut vous gâcher un film ?
Oui, il y a par exemple une série qui s'appelle *Divorce* que je regarde en ce moment, et je suis très agacé par la musique. Ils mettent parfois des chansons merdiques qui me gênent les oreilles et le cerveau. C'est souvent dans des séries de qualité qu'on est obligé de subir des chansons liées à l'époque en question. Ça m'amuse pas d'écouter de la musique mauvaise et ringarde dans un film, même si ça a du sens, c'est un peu fatigant. Mais je citerais plutôt des films où j'ai aimé la musique, n'importe quel film de Robert Altman par exemple. Vu qu'il vient de mourir, je pense par exemple à ce qu'il a fait avec Leonard Cohen dans *John McCabe*. Ce que j'adore, c'est qu'il plaque carrément des chansons de Cohen sur des scènes assez importantes et c'est magistral.

D'autres exemples en tête ?
Je peux aussi citer les *Sketches of Spain* de Miles Davis, au générique de *Talons aiguilles*, d'Almodovar – c'est parfait pour me rendre heureux d'être au fond de mon siège au cinéma. Ou le générique de *Do the Right thing* de Spike Lee, avec « Fight the Power », l'une des seules chansons de Public Enemy que j'aime vraiment beaucoup.

On vous a souvent proposé de travailler sur des B.O. ?
Pas assez souvent. Je l'ai fait au début des années 80 sur *Peau de Vache* de Patricia Mazuy et je pensais que ça arriverait plus régulièrement mais pas du tout, alors que j'aime faire ça. En plus, c'est une manière de gagner sa vie si on ne vend pas énormément de disques, ce qui est mon cas...

Vous avez eu des rencontres marquantes avec certains acteurs ou réalisateurs ?
En tant que fan, j'étais très content de passer un peu de temps avec Altman, par hasard dans une petite fête. On a discuté littérature et pêche à la mouche. Il était en train de préparer *Short Cuts* donc on a parlé de Raymond Carver. Avant ça, je l'avais croisé en étant figurant quelques jours sur un film qu'il avait tourné à Paris. C'était l'occasion de voir mon idole à l'œuvre, même si au final c'est l'un des seuls mauvais films d'Altman : *Beyond therapy*.

Qu'est-ce qui vous plait tant dans ses films ?
L'usage du son et du montage dans *Nashville*, par exemple. Il peut mélanger dans une même scène trois dialogues qui se recoupent avec la musique et le bruitage. C'est toujours très rythmé et très fin, jamais plan-plan.

Vous n'avez jamais pensé à passer à la réalisation ?
Si, je le désire très fort, j'ai écrit deux scénarios en fait, mais je n'ai que deux bras et un cerveau... J'ai aussi un projet de série sur lequel j'ai du mal à avancer. Parce que je suis convaincu que la France est un grand pays de cinéma, mais en série télé, la France est plutôt merdique. Ma prétention serait de créer cette série de dix épisodes. Il est temps d'avoir une série française vraiment exportable et qui tienne tête au série anglaises et américaines qui plaisent tant. Ça se passe dans le milieu du théâtre public avec un ancien *wunderkid* américain un peu compliqué et qui arrive pour mettre en scène une pièce. Il y aura un petit côté sitcom mais plutôt dans la veine de *Girls*. Quelque part entre Altman, Almodovar et les films comiques de Pierre Salvadori.

- Propos recueillis par Raphaël Clairefond / Crédit photo : © Zélie Noreda

Le prix Eurocks ONE + ONE récompense des premières oeuvres cinématographiques pour la qualité et l'originalité de leur bande son au festival Entrevues. Il est doté par le festival des Eurockéennes de Belfort.

Jeudi 01 D

ACCRÉDS
L'actualité des festivals de cinéma

ENTREVUES (BELFORT) | ENVOYÉ SPÉCIAL À...

ENTREVUES BELFORT 2016 : Éloge de la pédagogie en direct

12/12/2016 | CAMILLE BRUNEL | | ENTREVUES (BELFORT), ENVOYÉ SPÉCIAL À...

Si comme l'auteur de ces lignes vous évitez le cœur des salles de cinéma et cherchez plus tôt l'air frais des périphéries, à l'extrémité des rangées, tout devant l'écran ou au fond de la salle, il vous est probablement déjà arrivé, en festival, d'être assis à côté de la réalisatrice ou du réalisateur venu s'asseoir après sa présentation en attendant le Q&A de fin de séance. Si vous aviez gardé le nez dans votre portable pendant la présentation en question, vous l'ignoriez même peut-être. En règle générale, cela n'a aucune incidence. À Belfort, c'est un peu différent.

Le festival Entrevues se spécialise en effet dans les premiers films : une conséquence de cela, c'est que les œuvres – comme c'est souvent le cas au moment des débuts – se permettent parfois un certain ésotérisme, précaution naturellement prise par les auteurs redoutant de ne pas être aussi complexes que leurs aînés illustres. Or c'est parce que sa réalisatrice, Aliona Zagurovska, était assise à côté de moi que j'ai pu apprécier à sa juste valeur *La maison*, Prix du public du meilleur court-métrage. Le film commence comme une brève partie de Pokémon Go dans un square à proximité de la Fémis : deux jeunes femmes cherchent à attraper des petits vieux, à les faire parler, à les convaincre de les laisser filmer chez eux. Le quatrième accepte : la majeure partie du film se constituera d'un plan-séquence dans l'appartement de cet homme, là c'est la douche, là les toilettes, ça c'est ma fille, ça le souvenir d'une ex. On se dit : si ça, ce n'est pas du voyeurisme, alors rien n'est du voyeurisme. La caméra entre chez un homme et le scrute, sans rien dire, et nous voilà plongés dans la position dérangeante de l'une de ces pseudo-psy maîtres ès silences lourds de sens.

POUR LA RÉALISATRICE DE *LA MAISON* L'HUMANITÉ EST UN VIEIL HOMME CLOPANT SEUL DANS UN SQUARE UN PEU MITEUX

Mais Aliona Zagurovska était assise à côté de moi. À la fin du film, je lui demande ainsi pourquoi elle panote sur les toilettes lorsque son hôte les lui montre, mais pas sur la douche. La réponse est intéressante : le pano vers les toilettes traduit une forme de politesse. Au moment de la douche cependant, la cadreuse s'est souvenue que le sujet du film était l'homme, et que la politesse ne devait pas entrer en ligne de compte. C'est un film d'école – Zagurovska est à la Fémis – et cette justification est passionnante, pour ce qu'elle raconte d'un apprentissage en train de se faire en direct, sous nos yeux. Et pourquoi pas une femme ? Ma voisine m'explique alors ce qui sauve soudain le film : *La maison* se veut métaphore de l'humanité. La maison, c'est la maison de l'humanité. Pas une femme, donc, parce que pour Zagurovska l'humanité est un vieil homme clopant seul dans un square un peu miteux. Elle ajoute même : *« On ne l'a pas mis dans le film, mais cet homme a été très riche et il a tout perdu. Maintenant il est très endetté… »* Pour une métaphore de l'humanité on ne pouvait pas rêver mieux. Pourquoi ne pas l'avoir mis dans le film ? Bonne question. Très symptomatique. À Belfort, très souvent, les films souffraient de cette absence d'un peu de pédagogie prodiguée en direct.

Il ne m'aura donc sans doute manqué, pour apprécier les autres courts m'ayant laissé circonspect, que quelques notes d'intentions glissées à mon oreille par l'artiste mon voisin. Ainsi d'*Une colline*, de Diana Munteanu (comme *Dogs*, film roumain où une jeune personne hérite d'un arpent de terre un peu moche et encombrant) ; d'*O estocionamento*, de William Biagioli (une mauvaise nuit dans un parking brésilien avec un gardien immigré créole) ; de *Dear Renzo*, de Galvez & Lezama (une jeune femme argentine débarque à New York et ce n'est pas simple) ; ou de *Le réel parle pour nous*, d'Antonin Ivanidzé – mention spéciale d'un jury qui, lui, n'a pourtant pas le droit d'assister aux Q&A ni d'échanger avec les artistes. Ce dernier court reste particulièrement mystérieux : proche de la nébuleuse Gabriel Abrantès (le réalisateur de Pan pleure pas est cité dans les remerciements), il y raconte comment un schizophrène suisse oublie sa carte d'électeur au moment de voter Marine Le Pen : son amie vote alors à sa place, Le Pen toujours, elle qui n'en avait pas l'intention. On flaire la métaphore politique, mais qui sont ces électeurs acceptant de voter Le Pen par bonté d'âme ? Que signifie *« La société impose aux gens de voir leur propre vision »* ? N'est-il pas ridiculement excessif d'animer le visage de Le Pen sur une affiche titrant *« Une autre voix »* en lui donnant une autre voix, justement ? J'étais assis à côté d'un jeune du jury lycéen qui mangeait du pop-corn. Je ne saurai jamais.

Côté longs-métrages, la même détresse s'est imposée à moi devant *La noche polar*, de Florencia Romano : *Melancholia* à Buenos Aires, avec un garçon modérément déprimé dans le rôle principal. J'en sauve un long plan sur du papier qui brûle, mais c'est parce que la caméra était posée par terre. Les cinq jeunes belfortains constituant le jury Eurockéennes auront également récompensé, contrairement à ce que j'aurais fait, *Viejo calavera* de Kiro Russo, sur l'obscurité et les mineurs boliviens, film parsemé de scènes très graphiques dans les tunnels, mêlant critique sociale et bromance potache au bord d'une piscine où les personnages jouissent enfin d'un peu de propreté. Le réalisateur de *Short stay*, Ted Fendt, était pour sa part à ma table au dîner. Réfléchissant comme s'il m'avait demandé de produire son scénario, j'allais lui reprocher un flamboyant manque de rythme, des scènes dont on ignore ce qu'elles font là, et un personnage qui n'évoluait absolument pas du début à la fin. Mais j'apprends entre deux cuillers de soupe potiron/noix de coco que son film est autoproduit… Tourné avec des amis, il suit les pérégrinations molles et désabusées d'une sorte de larve humaine en t-shirt bleu, dans une Philadelphie de pellicule tout droit sortie du New York des frères Safdie – et revendique l'inertie totale de son Yes Man mou.

Je mentionne à Fendt cette ellipse comique, quand une jeune fille, en boîte, accepte de dormir chez le héros, mais qu'il coupe directement sur le matin où elle se réveille habillée sur le canapé, le héros couché sur le sol à ses pieds. Aucune tension sexuelle – mais Ted Fendt n'est pas le genre d'individu à avoir envie d'étaler ce spectacle-là au cinéma. En plus d'être aimable et discret, il est critique, traducteur, projectionniste au Lincoln Center, et accepte joyeusement de faire des recherches pour me dire si le calendrier de chèvres qu'il cadre à un moment donné est réellement entièrement constitué d'images de chèvres (il ne m'a d'ailleurs pas oublié : la réponse est oui). Manque de chance, il se sera fait chiper le Grand Prix du Jury par le grand favori *Le Parc*, de Damien Manivel – visible en salles le 4 janvier 2017. Trois films auront quand même su se faire aimer sans roulettes : *Jours de France*, *De sas en sas*, *Quinzaine claire*. Le premier, de Jérôme Reybaud, est un road-movie entre Paris et Antibes, sur fond d'aventures sur Grindr. On suit Pierre, errant dans une France de conte aux plaines agricoles profondes comme des jungles, croisant une galerie de personnages merveilleux (dont une Laetitia Dosch filante, solaire comme toujours) entrecoupée par le cliquetis creux des clignotants. On pense à *Eyes wide shut*, pour l'alliance de déperdition sentimentale et de détachement mélancolique halluciné. Sur le thème de l'errance homosexuelle, avec un jeu sur l'effilochement de la fabrique du réel assez identique, on se sentait mieux chez l'humble Reybaud que chez le maniéré Patric Chiha, réalisateur d'un *Brothers of the night* terriblement répétitif (Qui suce qui ? Pour combien ? répété *ad lib*) – dont le travail sur l'onirisme lui vaudra néanmoins le Prix Camira du long-métrage.

DANS *DE SAS EN SAS* LA RÉPUBLIQUE DEVIENT UN HUIS CLOS, AVEC CES FEMMES EN COLÈRE CONFRONTÉES À UNE JOURNÉE DE FORTE CHALEUR ET AUX DYSFONCTIONNEMENTS DU SYSTÈME JUDICIAIRE

Il y a dans *Jours de France* un sincère désir d'imaginer la vie des gens qui transcende les fantasmes auteurisants et ultra-référencés ; désir qui caractérisait déjà *La maison*, ce fameux court d'Aliona Zagurovska chez le vieux parisien. Ceci dit, *La maison* entretenait aussi une parenté avec *De sas en sas*, de Rachida Brakni, Prix du public pour un long-métrage : dans les deux cas un endroit délabré se fait métaphore du monde, le film de Brakni se déroulant dans les différents sas que doivent traverser les visiteuses d'une prison entre l'entrée et le parloir. La réalisatrice explique lors du Q&A qu'elle voit dans la prison l'un des derniers lieux de mixité publique : métaphore terrible, la république devenant un huis clos, avec ces douze femmes en colère (enfin, dix, plus un vieil homme noir et l'ami imaginaire d'une fillette) confrontées à une journée de forte chaleur et aux dysfonctionnements du système judiciaire – comme chez Sydney Lumet, et comme chez François Hollande. Le dernier plan colle des frissons, vous verrez.

Quinzaine claire, d'Adrien Genoudet, est un documentaire tourné au Cambodge, autour des conflits de mémoire posés par la construction du premier mémorial du génocide khmer à Phnom Penh. Très pédagogique – Genoudet est prof à Sciences Po –, *Quinzaine claire* est cependant plus qu'un film sur le génocide khmer. C'est un document sur ce que c'est de se souvenir, en 2016, quand on a trente ans. Ce qui compte ici n'est pas le passé, mais les gens en train de se souvenir, l'artiste qui fabrique le mémorial, les discussions autour de son installation. De quoi a-t-on besoin, au juste, pour ne pas oublier ? Du sale travail de la commémoration, certes (mains de l'artiste dans la glaise, descriptions en *off* de ce qui s'est exactement passé pendant le génocide), mais pas seulement. Genoudet révèle en effet le travail de diplomatie et de psychologie, qu'implique toute commémoration pour être un tant soit peu efficace auprès de ceux à qui elle s'adresse. En 2016, période de réaction devant l'éternel, c'est la seule question à se poser : comment oublie-t-on ? Pourquoi ? Comment y remédier ?

QUINZAINE CLAIRE NE S'INTÉRESSE PAS TANT AUX VICTIMES QU'À CEUX QUI REÇOIVENT LEUR MÉMOIRE

Spécialiste de l'histoire des images, Genoudet n'hésite pas à casser la mélodie visuelle du documentaire à l'aide d'audaces formelles aussi jolies qu'inattendues : un soleil pixellisé au-dessus de Phnom Penh ; une image d'archives où un éléphant se confond avec les fresques du temple d'Angkor, comme si l'époque du génocide se fondait dans un passé indistinct ; une scène dans une boîte de nuit, le soir du réveillon, où les cris de joie évoquent des hurlements de terreur tandis que la lumière noire donne aux fêtards le grain blanc d'autres images d'archives. Celui qui filme est-il le seul à se souvenir, à ce moment-là ? À scruter l'abîme au moment où une nouvelle année recouvre le passé ? Faire la fête dans cette fosse implique un oubli, ne serait-ce que momentané, qui est l'image même de l'oubli nécessaire de nos sociétés s'extirpant des horreurs passées – que l'année qui s'ajoute dans le film soit 2015 n'en est que plus troublant (le passage de *Quinzaine claire* à Belfort avait lieu deux semaines après que des gens sont retournés danser dans la fosse du Bataclan). Genoudet ne s'intéresse pas tant aux victimes qu'à ceux qui reçoivent leur mémoire. Lorsqu'une vieille dame raconte son martyre, c'est celui qui écoute que cadre le réalisateur (d'autant que, comme il me l'a raconté, le gros plan sur l'interlocuteur est un plan volé : on ne lui avait autorisé qu'un plan large pour toute l'audience). Projeté à Belfort également, *Lumières d'été*, de Jean-Gabriel Périot, commence un peu de la même manière, sur une rescapée d'Hiroshima faisant le récit de la journée du bombardement, la caméra cadrant longuement le regard du jeune réalisateur qui l'écoute. Mais ce n'est que la séquence pré-générique, qui aurait fait un court-métrage parfait ; par la suite, *Lumières d'été* accompagne le jeune réalisateur dans sa folle virée avec une jolie jeune femme mystérieuse et envoûtante, et perd à mon sens beaucoup de sa force.

Je connais Adrien Genoudet personnellement, mais je peux affirmer que *Quinzaine claire* marche tout seul, sans pédagogie en direct. En revanche, le lauréat du prix d'aide à la distribution Ciné+, *The Illinois Parables*, de Deborah Stratman, était la quintessence de ces films aussi ésotériques qu'antipathiques, dénués de toute pédagogie. Il a pourtant été réalisé lui aussi par une professeure (en l'occurrence à l'université de Chicago), mais son histoire de l'Illinois en tableaux sonores plus ou moins abstraits requérait une telle quantité de connaissances historiques et géographiques spécifiques qu'il était difficile de se laisser porter par un visionnage à tâtons. Manquaient les notes dans la marge, en somme – il y avait pourtant de la place plein l'écran, le film est en format carré. Détail agaçant : Déborah Stratman indique le titre des chapitres de son film *à la fin*, comme si le spectateur allait se souvenir exactement du contenu des onze séquences et les relier comme il fallait aux clés de l'énigme gracieusement révélées *in extremis*. Et bien non, désolé... Idem avec le titre des musiques, indiqué juste après le casting, comme si c'était important – histoire de bien faire sentir au spectateur à quel point les références lui auront manqué.

Côté courts, même agacement avec *Le désir*, de Rémi Gendarme : *a priori* un étrange film sur un paralytique dont on fait la toilette, avec une voix *off* mal assurée en toile de fond, féminine, lisant un texte médiocre sur le désir. Il fallait attendre le générique de fin pour apprendre que Rémi Gendarme était le paralytique du film, et l'auteur du texte, dicté avec les paupières... Mais alors pourquoi ne pas l'avoir fait lire par un homme ? On aurait trop compris ? On pourrait arguer que l'indistinction importe, que seule compte l'œuvre achevée, telle qu'en elle-même. Documentaire ou fiction, images d'archives ou film tourné sur pellicule, acteurs pros ou amateurs : peu importe, oui, au fond. Sauf que dans *Brothers of the night*, la variation entre documentaire et fiction est censée faire tout le film, les gigolos bulgares jouant tantôt leur rôle, tantôt des versions fantasmées d'eux-mêmes éclairées à la Fassbinder... sans que l'on en soit vraiment prévenus, à moins de lire le programme ou d'avoir le réalisateur qui vient présenter son œuvre.

QUI SAIT SI LE CINÉMA DOCUMENTAIRE N'A PAS PASSÉ UNE VITESSE SUPÉRIEURE EN PRENANT EN COMPTE LE FAIT QUE LES SPECTATEURS ONT LE PLUS SOUVENT GOOGLE ET LA 4G À PORTÉE DE MAIN DANS LES SALLES DE CINÉMA ?

Le grand lauréat du festival cristallisait tout cela. Il s'agit de *Koropa*, de Laura Henno, Grand Prix du jury et Prix Camira du court-métrage. Le film s'ouvre sur le visage d'un garçon noir, sur fond noir – l'incompréhension est complète, et mise en scène. On ne sait pas où l'on est, le jeune garçon non plus. Pendant quatre minutes, la caméra fixe ce beau visage perdu dans les limbes, avant de reculer, révélant un adulte puis le fait que l'enfant conduit un hors-bord au milieu de nulle part. La mise en scène de l'incompréhension laisse la place à celle de la pédagogie : l'adulte commence à explique au gosse ce qu'il doit faire. On devine qu'il s'agit d'un passeur de migrants ; on apprend furtivement que la scène n'est pas où on l'attend, mais entre les Comores et Mayotte. Le film entier se déroule dans ces limbes, entièrement porté par le regard de ce gosse endossant des responsabilités trop lourdes pour son âge. Mais alors, pourquoi *Koropa* ? Henno ne le dit pas. Qui sait si le cinéma documentaire n'a pas passé une vitesse supérieure en prenant en compte le fait que les spectateurs ont le plus souvent Google et la 4G à portée de main dans les salles de cinéma ? Il faut apprendre à nous débrouiller. Il n'y aura pas toujours le réalisateur directement à côté de nous.

Le 31ème Festival Entrevues de Belfort s'est déroulé du 26 novembre au 4 décembre 2016.

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

FESTIVAL

À Belfort le cinéma prend corps

La 31e édition du festival du film de Belfort s'est tenue la semaine dernière dans la continuité de ses qualités de découvertes.

La devise du festival, « Découverte et liberté », rappelée par la délégué générale de la manifestation, Lili Hinstin, résonne à la manière d'une amicale injonction. Cette année encore le public a répondu nombreux. Cinéastes, amis et alliés du monde entier se sont agrégés en un grand corps mouvant en état de désirs cinématographiques. Le corps, objet d'auscultation de cette 31e édition du festival initié par Janine Bazin, lui servait donc de fil éclectique. Fidèle à ses racines, Entrevues présentait à nouveau une compétition internationale de courts, moyens et longs métrages dédiée aux premiers films. Le passage à l'acte de soutien à la création contemporaine s'incarnait par 16 films longs, 11 de formats plus brefs, au sein d'une programmation de 130 films présentés au total dans les diverses sélections. C'est dire que les racines communes du plaisir cinéphile bifurquent rapidement. Le parcours n'étant barré que de l'impossibilité de tout voir, il éclate en étoiles et coups au cœur. Un agacement noie la constellation. Le film suivant pavoise d'enthousiasme l'obscurité de la salle. Ainsi des *Paraboles de l'Illinois* de Deborah Stratman qui donne une œuvre singulière et puissante, exploration des strates du temps qu'elle exhume de cet État américain en étapes historiques choisies. Populations indiennes niées par la conquête, route des larmes où la nation cherokee emprunta la marche forcée de son dépérissement, éviction des communautés de mormons, des Français révolutionnaires d'Icarie, plus tard stèles atomiques dissimulées dans le paysage, archives de la reconstitution du crime faussement imputé au dirigeant des Blacks Panthers Fred Hampton, assassiné par le FBI et la police de Chicago en 1969. La force visuelle le dispute à celle d'une bande-son qui disloque les silences de l'oubli. Un autre film de la compétition réunit ces qualités. Il s'agit du premier long métrage du réalisateur bolivien Kiro Russo, *Vieille Canaille*. Il a remporté le prix Eurocks One + One, remis en association avec les Eurockéennes de Belfort pour récompenser un film de la compétition internationale pour son esprit musical ou en l'occurrence pour la valeur de son environnement sonore. Ici *« la moitié invisible du travail du cinéma »*, réalité incontestable de ce film émise par son auteur. Il avait également remercié le syndicat des mineurs de son pays qui a rendu l'œuvre possible. Un jeune homme très largué dans la grande ville de Sucre. La famille l'expédie en ancestrale terre minière. Le fond, les gueules, les machines fracassantes à l'image et au son, les tunnels et les hommes, la complainte déchirante d'une vieille au burin de la faim et du feu, des paysages, une échappée d'intrigue à progression ténue qui donnera le jour à un visage unique dans le ciel blanc. Sinon, plusieurs avant-premières sur lesquelles nous reviendrons. Le *Ceci est mon corps*, déclinaison de films préméditée par les Rencontres cinéma et histoire faisant corps avec les 60 ans du Planning familial. Melvil Poupaud prêtait le sien et ses doubles dans une « fabbrica » dévolue au métier d'acteur. Des cinéastes français du nouveau burlesque proposaient en regard de leurs films celui qui les avait fait le plus rire. Le corps comique en veut encore.

LE PARC
CE PREMIER FILM DE DAMIEN MANIVEL A OBTENU LE GRAND PRIX JANINE BAZIN.

DOMINIQUE WIDEMANN

Festivals

Entrevues BELFORT

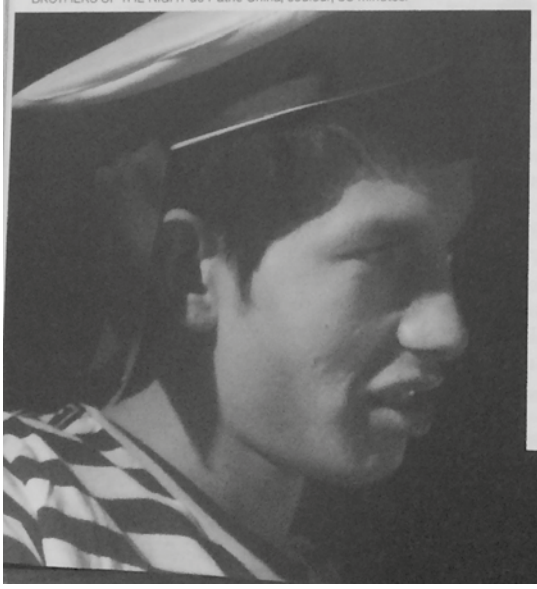
GÉNÉALOGIES DU DÉSIR

Telles les jambes de Joan Bennett rêvées par Edward G. Robinson dans LA RUE ROUGE (Fritz Lang, 1945) – le photogramme retenu comme affiche pour cette trente et unième édition –, la programmation des Entrevues Belfort semblait explorer un désir devenu pathologie. Horizon des possibles gagné par la pulsion scopique où le fantasme achèverait d'absorber les derniers élans de réalisation. Incarnée en section La transversale : remakes par la gémellité FENÊTRE SUR COUR (Alfred Hitchcock, 1954) – BODY DOUBLE (Brian De Palma, 1984), ou encore par le miroir déformant entre les FÉLINE de Jacques Tourneur (1942) et de Paul Schrader (1982), cette idée rejaillissait plus occulte côté compétition internationale. Dans LE DÉSIR, court métrage troublant signé Rémi Gendarme, sensualité et nécessaire lubricité laissent place à un tube de cathéter ancré dans un néant impalpable – symphonie de l'incommunicabilité qui en dit long sur l'indifférence du monde hospitalier à l'égard du handicap. Dans le docufiction BROTHERS OF THE NIGHT, Patric Chiha oppose un reflet fantasmagorique à la Fassbinder au quotidien tumultueux de jeunes Bulgares se prostituant en Autriche. À chaque fois, l'inclination des protagonistes en passe par l'imaginaire cathartique pour échapper aux heurts du réel. Cette logique est aussi reprise par le minimaliste KOROPA, sensible court métrage de Laura Henno nous plaçant aux côtés d'un jeune orphelin apprenant à piloter à l'aveugle une vedette qui servira à acheminer des voyageurs clandestins à Mayotte. Une œuvre qui substitue à notre idéalisme pulsionnel un tableau sombre comme la nuit. Même dualité dans LE VOLEUR DE LISBONNE (Léo Richard) et LE PARC (Damien Manivel), deux regards exigeants sur l'impermanence du sentiment amoureux s'en remettant au souvenir perdu ou à l'illusion. Même mélancolie dans MAÑANA VENDRÁ LA BALA (Gabriel Azorin) et LA NOCHE POLAR (Florencia Romano), errances tortueuses sur fond de doutes adulescents. Restait pour conjurer le sort la drôlerie jarmuschienne d'un loser magnifique : Mike, dans l'excellent SHORT STAY de Ted Fendt. Bien qu'avare parfois en débordements, le festival du film de Belfort trouve plus que jamais en sa fragilité une essence.

ALEXANDRE JOURDAIN

DU 10 AU 16 OCTOBRE 2016

BROTHERS OF THE NIGHT de Patric Chiha, couleur, 88 minutes.



MEDIAPART

Comment exister après l'amour ?

30 NOV. 2016 | PAR CÉDRIC LÉPINE | ÉDITION : CINÉMAS D'AMÉRIQUE LATINE... ET PLUS ENCORE

Mariana et Pablo se quittent à la sortie d'un café : ils formaient un couple, ce qui n'e plus le cas à présent. Chacun de son côté affronte son quotidien, son rapport à l'autr sexe, au travail et à la solitude.

COMMENTEZ | 1 RECOMMANDÉ | A + A -

Entrevues, 31e Festival du Film de Belfort : *El Invierno llega después del otoño* de Nicolás Zukerfeld et Malena Solarz

"El Invierno llega después del otoño" de Nicolás Zukerfeld et Malena Solarz © Fidelia Cine

Quand l'amour s'en va, que reste-t-il de nos vies accidentées qui vont d'ici de là en quête d'un sens profond qui semble perdu à tout jamais ? Comme les feuilles des arbres tombent en automne ainsi s'évanouissent les rêves, la magie du quotidien que l'on avait sous-estimé jusqu'ici. La vie semble partir ainsi peu à peu, laissant les arbres comme l'âme des anciens amants complètement nus pour affronter les rigueurs d'un avenir incertain. Ensuite vient l'hiver où la nature est en état de latence et notre cœur figé par son incapacité à pouvoir s'émouvoir au quotidien de la présence de l'être aimé. Telle est la proposition que fait *El Invierno llega después del otoño* premier long métrage argentin de Malena Solarz et Nicolás Zukerfeld qui s'inscrit pleinement dans la vague du nouveau cinéma argentin des années 1990 avec les premiers films de Martín Rejtman.

Tout comme les personnages également des premiers films de Jean-Luc Godard ou encore Éric Rohmer, les protagonistes sont des jeunes adultes qui ont souvent un livre entre les mains et recherche dans la littérature un éclairage que la vie elle-même n'est plus capable de leur offrir. Ainsi, les émotions des personnages sont intellectualisées, s'affirment dans leurs hésitations, les mouvements incertains de leur corps tout comme leur manière de se mettre en lien avec l'autre : tout traduit leur solitude profonde, témoignant du deuil profond que produit en eux la perte d'un amour. En cela aussi, avec des personnages plus jeunes et avec une attitude plus intériorisée, le film de Nicolás Zukerfeld et Malena Solarz pourrait être la suite de l'histoire contée dans *L'Économie du couple* de Joachim Lafosse (2016). Mais comme dorénavant il n'y a plus de couple, le film commence avec un couple dont les membres emprunte son propre chemin. Il s'ensuit une première partie consacrée au personnage masculin et une seconde au personnage féminin. Deux histoires parallèles, séparées dans le temps comme l'architecture du film, que l'on aimerait pouvoir faire se rejoindre. La mise en scène minimaliste est brillamment pensée, permettant à la psychologie des personnages de se développer en s'appuyant sur les ressorts du traitement réaliste. La légèreté apparente de l'histoire cache une subtile chronique psychologique revisitant les codes de la comédie romantique où l'on attend ardemment le retour d'un printemps qui tarde à venir. La nature a besoin de différentes périodes pour se régénérer : pourquoi en serait-il autrement des personnages de Buenos Aires de ce film ?

El Invierno llega después del otoño
de Nicolás Zukerfeld et Malena Solarz
93 minutes. Argentine, 2016.
Couleur
Langue originale : espagnol

avec : Califano Marina (Mariana), Guillermo Massé (Pablo)
scénario : Nicolás Zukerfeld et Malena Solarz
image : Fernando Lockett
son : Nicolás Payueta
décor : Verónica Balduzzi
montage : Manuel Ferrari
Production : Fidelia Cine
Producteur : Rogelio Navarro

MEDIAPART

Entrevues, 31e Festival du Film de Belfort : "Viejo calavera" de Kiro Russo

1 DÉC. 2016 | PAR CÉDRIC LÉPINE | ÉDITION : CINÉMAS D'AMÉRIQUE LATINE... ET PLUS ENCORE

Elder Mamaní erre dans la ville, dérobe les personnes qu'il croise et s'enivre sans fin. La mort de son père le laisse indifférent. Son oncle, Francisco, lui offre une place pour travailler dans la mine où lui-même travaille. Mais Elder est loin d'y trouver ses repères.

COMMENTEZ | 1 RECOMMANDÉ | A + A -

"Viejo calavera" de Kiro Russo © Socavón Cine

Du cinéma bolivien, ces dernières années il ne parvenait que quelques documentaires, souvent produits et réalisés par des Français (notamment *La Tentation de Potosi* de Philippe Crnogorac qui permet d'entrevoir les croyances associées au *Tio* dans le milieu minier avec un sens anthropologique teintée de poésie humaniste). Rares étaient les longs métrages de fiction de cinéastes boliviens : la période effervescente du cinéaste Jorge Sanjinés et du groupe Ukumau semble bien loin. Et puis voilà qu'apparaît cet ambitieux objet cinématographique qui avant de passer par la programmation de Belfort avait commencé son chemin des festivals par celui de Locarno en août 2016. Le film est construit avec les mineurs de Huanuni, loin du regard paternaliste et condescendant

d'une caméra enregistrant la souffrance humaine (ce que le cinéaste colombien Luis Ospina nomme la pornomisère). Les mineurs sont partie prenante de la construction du scénario où le personnage du jeune Elder est le protagoniste, prétexte à entrer dans l'univers de la mine. L'approche documentaire est sublimée par l'esthétique savamment élaborée par Kiro Russo qui offre une grande place aux profondeurs de champ et aux plans-séquences. C'est presque une évidence dans les couloirs d'une mine et pourtant, rares sont les cinéastes à s'être attachés au sens que cette esthétique pouvait engendrer : en l'occurrence, la caméra révèle le charisme de ces hommes dont on peut distinguer les traits lorsque la caméra s'approche au plus près de leurs corps et de leurs visages, qui ne sont qu'ombres et vagues lumières la plupart du temps. Car ce qu'a su diablement illustrer le cinéaste, c'est l'exploration du monde des tréfonds marqué par l'obscurité, la perte des repères temporels où la surenchère d'alcool vient encore davantage brouiller les consciences. Dans cette vision partagée par le cinéaste, on passe aisément, en guise d'ellipse, le temps d'un travellling, de l'inframonde d'un couloir minier, à une scène nocturne où des lamas traversent la ruelle d'un petit village.

C'est peu dire que le film manifeste une puissance émotionnelle dont il est difficile d'être insensible, comme seuls ont pu y atteindre des cinéastes comme Andreï Tarkovski ou Béla Tarr. Kiro Russo est un homme orchestre que l'on retrouve à presque tous les niveaux de l'activité créatrice du film et en s'associant avec Gilmar Gonzales etPablo Paniagua, ilq se répartissent la responsabilité artistique de la direction de la photographie, du son, du montage, du scénario et la production. On ne peut plus faire indépendant comme cinéma et le résultat doit beaucoup à cette initiative déterminée dans ses enjeux esthétiques et sociaux. Car pas besoin de s'adosser à une esthétique réaliste pour s'intéresser à la société contemporaine : du début à la fin, *Viejo calavera* ne laisse jamais le spectateur hors de sa perspective sociale. De cette manière, en puisant certainement aussi sur l'expérience du cinéma de Carlos Reygadas, Kiro Russo réinvente le nouveau cinéma politique bolivien qui ne manquera pas de faire écho aux cinématographies mondiales.

Viejo calavera
de Kiro Russo
Fiction
80 minutes. Bolivie - Qatar, 2016.
Couleur
Langue originale : espagnol

Avec : Julio Cezar Ticona, Narciso Choquecallata, Anastasia Daza López, Rolando Patzi, Israel Hurtado, Elisabeth Ramírez Galván
Scénario : Kiro Russo, Gilmar Gonzales
Images : Pablo Paniagua
Montage : Kiro Russo, Pablo Paniagua
Son : Kiro Russo, Mechi Tenina, Andres Polonsky, Peppo Razari
Directeur artistique : Carlos Piñeiro
Production : Kiro Russo, Pablo Paniagua, Gilmar Gonzales (Socavón Cine et S.T.M.M.D.H)

TouteLa Culture .com

CINEMA

[ENTREVUES 2016] MELVIL POUPAUD INVITÉ « FABBRICA » D'UNE 31E ÉDITION DU FESTIVAL DU FILM DE BELFORT

27 novembre 2016 Par Yaël | 0 commentaires

J'aime Tweeter G+1 0 TELECHARGER LE PDF

Ce samedi 26 novembre s'ouvrait la 31 édition du Festival du Film de Belfort. Tandis que Melvil Poupaud présentait sobrement un film d'ouverture joueur de Pascal Thomas, L'heure zéro (2007), l'annonce de la programmation de cette année 2016 était plus qu'alléchante. Une véritable fête du cinéma pour toute la famille, une compétition internationale défricheuse et une invitation à s'aventurer par plusieurs chemins dans paysages les plus exigeants du cinéma, à vivre à Belfort toute cette semaine, jusqu'au 3 décembre 2016.

C'est sous un ciel pommelé et un soleil d'hiver rougeoyant que nous avons fait notre entrée dans la ville du Lion. Au Pathé de Belfort, le Festival battait son plein, avec une sécurité nécessairement renforcée à l'entrée et une moyenne de 3 films projetés par créneau horaire.

Nous avons commencé par un des films phares du cycle « Remakes » : ***La chienne*, de Jean Renoir** (1931) qui a donc été repris par **Fritz Lang** avec ***La rue Rouge*** (1945). Commençant sur le mode du théâtre de guignol, le film reprend le principe du triangle amoureux pour nous faire entrer avec humour et mordant dans le quartier de Barbès. Un caissier dans une maison de bonneterie (Michel Simon, jeune, grand et nigaud) et sagement marié à une marâtre, s'entiche d'une femme de petite vertu (Janie Marèse), elle même sous la coupe d'un gigolo (extraordinaire Georges Flamant). Le gigolo a l'idée de faire mousser les tableaux du dimanche du grand dadais en les faisant passer pour des œuvres rares d'une grande peintre américaine... Pinçant juste dans une réalité psychologique et sociale, ce chef d'œuvre de Renoir n'oublie jamais de rester humain : ni dans ses plans généreux sur les visages, ni dans la suggestion des sentiments qui animent la ronde classique et populaire du triangle amoureux. Quelques rebondissements viennent nous surprendre et l'on reste vraiment soufflé, en attente urgente de voir comment Fritz Lang a pu tenter de refaire une pièce aussi maîtresse du Cinéma Français. Réponse, ce dimanche, toujours dans le cycle « Remakes ».

En fin de journée, changement d'ambiance et d'époque, avec un film rare et troublant de **Jacques Doillon** qui compte parmi les premiers de Melvil Poupaud nommé meilleur espoir pour ce rôle (et de Judith Godrèche). ***La fille de quinze ans*** (1988) réinvestit à la fois le triangle amoureux et le décor mythique d'Ibiza, mais avec le malaise d'un père et d'un fils de 14 ans qui aiment et désirent tous deux ladite « Fille de 15 ans » du titre. Face à une mer à pic et sauvage, le malaise s'installe avec une sensualité folle et des dialogues percutants, tandis que le réalisateur parvient à incarner lui-même son personnage de père amoureux de la fiancée de son fils, sans jamais tomber dans le cliché de l'ogre ou du père de la horde. C'est plutôt la démission d'un homme qui a eu 20 ans en 1968 et demeuré angoissée et fébrile qu'il incarne, tandis que les jeunes n'apparaissent jamais vraiment comme des victimes face à ce père-enfant lui-même.

Le public (re)découvre ensuite une adaptation joueuse d'Agatha Christie par **Pascal Thomas**, ***L'heure zéro*** (2007) où Poupaud joue entre autres aux côtés de Chiara Mastroianni, également invitée du festival. L'ambiance est au cluedo dans une grande maison en bord de falaise en Bretagne où une tante très riche (Danielle Darrieux, inimitable) réunit quelques neveux et amis pour des retrouvailles qui doivent mener à l'heure zéro d'un crime terrible... On redécouvre les jolies courbes de Laura Smet et l'on se prend au jeu des fanfares de Pascal Thomas dans un film qui fait plus que ses dis ans mais qui a toute l'ouverture requise pour faire passer un moment joueur à la salle pleine de cette projection d'ouverture.

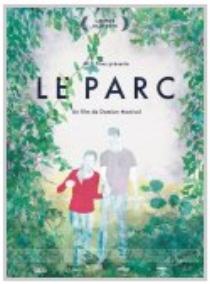
Quelques minutes après avoir laissé Melvil Poupaud à 14 ans dans les bras de la toute jeune Judith Godrèche, il est troublant de le retrouver en chair et en os, 30 ans plus tard, et même en homme, parler lors de la cérémonie d'ouverture. Après une belle présentation du Festival et de son équipe par le Président de l'association Cinémas d'aujourd'hui, Gilles Levy, de discours des représentants politiques de la ville, la région et la culture, la déléguée générale du Festival, **Lili Hinstin** est venue présenter son angle : que peut le cinéma dans des temps aussi violent que les nôtres ? Sa voix, son énergie et son extraordinaire programmation ouverte à divers public nous ont convaincus que l'accès du dialogue avec l'autre que permet le cinéma, et l'envie de découvrir des mondes et des œuvres hors du circuit super marketé du cinéma mainstream sont des missions pleines de sens. Invité de la Fabbrica, présent à travers des films qu'il a portés comme acteur (*Laurence anyways, Conte d'été, Victoria, Généalogie d'un crime...*) mais aussi de films qu'il réalise depuis qu'il a 11 ans projeté dans un cinéma permanent au Pathé, face aux salles du festival, Melvil Poupaud découvre Entrevues avec un grand bonheur. Il remarque quel honneur c'est de prendre la suite de réalisateurs comme Jacques Doillon ou Otar Iosseliani, mais partage avec le public l'idée que le point de vue d'un acteur dans cette section d'enquête et de création du festival est intéressante.

Entrevues continue toute la semaine avec une douzaine de longs métrages en compétition (sélectionnés parmi 1800 films envoyés!), une douzaine de courts métrage, et en plus de Poupaud et remakes, des cycles passionnant sur « ceci est mon corps », Styajit Ray, le nouveau burlesque français (avec Bozon et Macaigne en superhéros), un festival pour les jeunes, un focus sur des premières fictions françaises et des rencontres professionnelles. Tout le programme est sur le site d'Entrevues.

Dimanche 27 novembre, ne manquez pas à 16h30 la première rencontre fabbrica, « Jouer la comédie », avec Melvil Poupaud et Chiara Mastroianni, animée par Jean-Marc Lalanne.

visuels : YH

FESTIVAL ENTREVUES BELFORT 2016: le palmarès



Le palmarès du Festival EntreVues de Belfort a été dévoilé.

Le Grand Prx a été décerné au Français Damien Manivel pour son film **Le Parc**. Le pitch: "C'est l'été, deux adolescents ont leur premier rendez-vous dans un parc. D'abord hésitants et timides, ils se rapprochent au gré de la promenade et tombent amoureux. Vient le soir, l'heure de se séparer..." Nous vous disons tout le bien que nous pensons de ce long métrage dans notre critique. **Le Parc** sortira le 4 janvier en France. Notre entretien avec Damien Manivel sera bientôt en ligne, dans notre focus spécial dédié aux cinéastes à suivre en 2017. Découvrez des premières images du film dans notre galerie.

Le Prix Camira du long métrage est lui allé à l'Autrichien Patric Chiha pour son film **Brothers Of The Night**. Dévoilé en début d'année à la Berlinale, **Brothers of the Night** est un documentaire au pitch suivant: "De frêles garçons le jour, des rois la nuit. Ils sont jeunes, roms et bulgares. Ils sont venus à Vienne en quête de liberté et d'argent facile. Ils vendent leurs corps comme si c'était tout ce qu'ils avaient. Seul les console, et parfois les réchauffe, le sentiment si rassurant d'appartenir à un groupe. Mais les nuits sont longues et imprévisibles". **Brothers Of The Night** sort le 8 février en France. Sa critique sera bientôt en ligne sur FilmDeCulte. Découvrez des premières images dans notre galerie.

Le prix du court métrage a récompensé **Koropa** de Laura Henno.

Retrouvez le palmarès dans son intégralité en cliquant ici.

Et pour ne rien manquer de nos news, dossiers, critiques et entretiens, rejoignez-nous sur Facebook et Twitter !

ET quotidien
une publication Écran total

Newsletter n° 2793 du lundi 31 octobre 2016

Entrevues Belfort annonce sa programmation

Le festival Entrevues de Belfort, dont la 31ème édition aura lieu du 26 novembre au 4 décembre prochains, vient de dévoiler sa programmation. Parmi les longs-métrages sélectionnés en compétition internationale, on trouve les films français *De sas en sas*, de Rachida Brakni, *Le parc*, de Damien Manivel ou encore *Quinzaine claire*, d'Adrien Genoudet. Nouveauté de cette édition, la compétition "Premières Fictions Françaises" regroupe une sélection de premiers longs-métrages français de fiction. Dans les sections parallèles, l'acteur français Melvil Poupaud sera à l'honneur, avec une rétrospective et une carte blanche. Le festival met également en lumière le nouveau cinéma burlesque français, les remakes et le cinéaste indien Satyajit Ray.

La sélection

Longs-métrages

Athènes Rhapsodie, d'Antoine Danis (France/Grèce)
Brothers of the night, de Patric Chiha (Autriche)
De sas en sas, de Rachida Brakni (France)
El invierno llega después del otoño de de Nicolás Zukerfeld et Malena Solarz (Argentine)
La noche polar, de Florencia Romano (Argentine)
Le parc, de Damien Manivel (France)
Quinzaine claire, d'Adrien Genoudet (France)
Short stay, de Ted Fendt (États-Unis)
Singing in graveyards, de Bradley Liew (Malaisie/Philippines)
The Illinois Parables, de Deborah Stratman (États-Unis)
Viejo Calavera, de Kiro Russo (Bolivie/Qatar)
What's in the darkness, de Wang Yichun (Chine)

Courts-métrages

Dear Renzo, d'Agostina Gálvez et Francisco Lezama (Argentine)
Koropa, de Laura Henno (France)
La maison, d'Aliona Zagurovska (France)
Le désir, de Rémi Gendarme (France)
Le réel parle pour nous, d'Antonin Ivanidzé (Suisse/France)
Le voleur de Lisbonne, de Léo Richard (France)
Mañana vendra la bala, de Gabriel Azorín (Espagne)
Mirador, de Lucia Martinez (Suisse)
O estacionamento, de William Biagioli (Brésil) *Pastorale*, de Pierre Denoits (France)
Une colline, de Diana Munteanu (France)

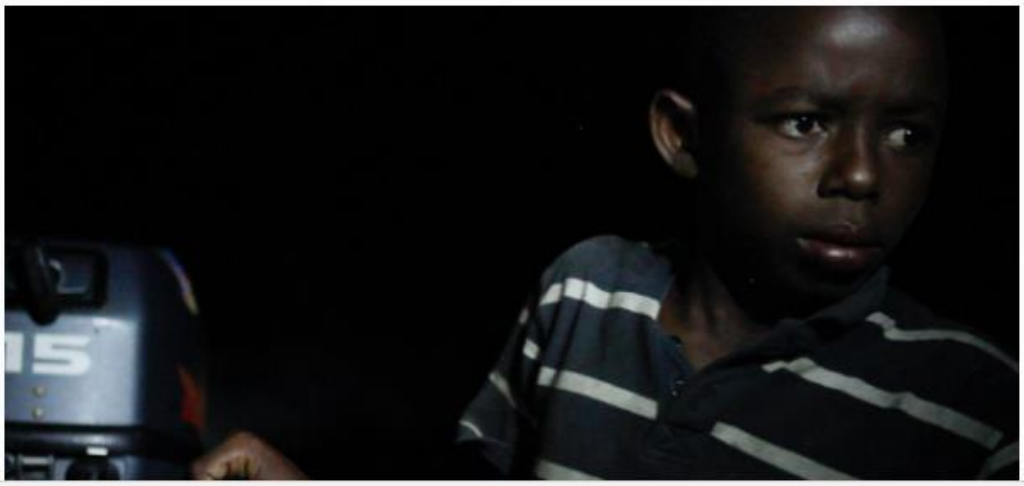
Compétition Premières Fictions Françaises

De sas en sas, de Rachida Brakni
Jours de France, de Jérôme Reybaud
Lumières d'été, de Jean-Gabriel Périot
La papesse Jeanne, de Jean Breschand
Tombé du ciel, de Wissam Charaf

ENTREVUES BELFORT, 2016

ATTRACTIONS, CONTRACTIONS : PREMIERS ÉMOIS

Parmi d'autres riches idées, le festival Entrevues a eu celle d'accueillir depuis maintenant trois ans un jury de l'association Camira, dont fit cette année partie l'auteur de ces lignes. Le trio de juréEs a décerné deux prix, l'un à un court, *Koropa* de Laura Henno, l'autre à un long, *Brüder der Nacht* de Patric Chiha, sur lequel viendront des textes à la mesure de son éclat. Ces films étaient toutefois loin d'être les seuls à pouvoir prétendre aux trophées. Aux autres, à défaut de médailles, les lauriers que voici.



écrit par Gabriel Bortzmeyer
le 18 décembre 2016

Le festival accueille des premiers films (jusqu'au troisième long), et si tous ne viennent pas de « jeunes » cinéastes, ils n'en appartiennent pas moins à ce moment décisif pendant lequel une œuvre se cherche et s'affirme. Belfort a quelque chose du festin de bourgeons ou du panel d'éclosions, et, cette année, les plus marquants des court-métrages étaient pour beaucoup des premières réalisations. Ainsi de ce *Koropa* primé également par le jury international, et filmé sur une mer enveloppée par la nuit quelque part entre Anjouan et Mayotte. Son récit est celui d'une formation : Patron, gamin poupin, apprend les ruses de la clandestinité de la bouche de Commandant, qui compte s'en servir comme d'un paratonnerre légal si la police arrête leur barque. L'essentiel du film, hormis les brèves images aquatiques qui le terminent, tient en un plan resserré autour des visages des deux hommes, l'un loquace et l'autre fuyant. Ce n'est pas la moindre force du film que d'arriver à un tel degré de simplicité douce, quand les circonstances du tournage ou simplement la pesanteur de l'enjeu auraient pu amener à un traitement inverse, tambour battant. Là, le geste se ramène à cette proximité radicale, qui colle le regard à ces deux visages sans corps entourés d'une mer invisible. Manière de voir tout et rien à la fois, d'être intime en demeurant dehors ou ailleurs, sans même pouvoir se situer ou s'armer de savoir. La beauté de *Koropa* tient dans cette dévotion de l'image.

La maison d'Aliona Zagurovska mène une autre enquête paradoxale, qui se donne pour seul but d'accéder à une intimité sans contenu, réduite à un simple geste hospitalier. Les trois premiers plans du film, assez longs, montrent trois hommes plus ou moins âgés discutant avec la réalisatrice qui, le plus souvent hors-champ, leur propose avec douceur de s'inviter chez eux, pour voir. Démarche ingénue plus que culottée (façon *J'irai dormir chez vous*), et ici d'autant plus savoureuse qu'elle prend au pied de la lettre, pour la taquiner, la *doxa* maintenant courante voulant que le documentaire soit avant tout l'histoire d'une rencontre, ici plus que forcée. *La maison* a quelque chose du documentaire au carré, qui en réduit le geste à son schème. Mais il a surtout des beautés morales autrement plus indéfinissables. Dans le regard de ces hommes que la réalisatrice amadoue se lit l'effet troublant que provoque sa présence, et qui facilite les dignes abandons de cœurs se livrant sans s'épancher. Les yeux du quatrième homme, qui se décide à accueillir l'équipe du tournage, sont d'une intensité telle qu'il est difficile de ne pas la ramener à un magnétisme doux, invisible mais néanmoins palpable. Peu de choses se disent, dans *La maison*, et encore moins sont révélées, de même que l'appartement de l'hôte n'est pas réellement scruté, puisqu'en définitive n'importe pour la réalisatrice que le don du don, l'offrande vide de l'accueil. Comme dans *Koropa*, l'image ne sert que, très littéralement, au contact. Elle est interface plus que médium.

Dans *Le voleur de Lisbonne* de Léo Richard, elle est mémoire. L'histoire s'y concentre dans un appartement où un jeune Français reçoit la visite d'une brigade spécialisée dans les caméras disparues, et qui, ne retrouvant que 0,3% de celles-ci, dispose par contre d'un épais registre consignant le descriptif des cassettes récupérées. Le héros ose espérer que parmi elles se trouve la bande où demeure figée l'image d'une bien-aimée perdue, malgré les sarcasmes d'un inspecteur l'informant (en langue originale, oliveirienne à souhait) que la majorité des vidéos porte le sceau générique des amours fascinées. Mais le film se détourne vite de ce problème d'iconographie pour aborder une autre hypothèse, celle du voleur-voyeur, de l'hypothétique bandit en guerre contre l'imagerie touristique et dérobant cette pollution visuelle pour la gober en secret. Les brigadiers spéculent sur un homme dont la silhouette apparaît ça et là, dont le statut relève de la légende et qu'ils rêvent en spectateur idéal, fantasmant d'être vus par l'invisible qu'ils traquent. S'échangent ainsi, de manière assez neuve, le surveillé et le surveillant, la trace et sa poursuite, mais aussi le regard révolu (l'enregistré) et la rémanence de l'affect (l'amour incrusté dans l'image). De là l'autre question de ce *Voleur de Lisbonne* : comment instruire un rapport non fétichiste à l'objet perdu, représenté ici à la fois par l'aimée et par la DV. Le film a été tourné en Panasonic AG DvX100, ce qui lui donne une teinte qu'on avait crue oubliée et qui ressurgit avec le charme de l'ancien. La beauté du *Voleur de Lisbonne* est aussi là, dans l'invention d'un regard – cinéphile, amoureux – qui contemple le passé sans s'y vautrer. La question du jeune cinéaste revient au fond à celle de l'homme visionnant les cassettes d'anonymes : comment apprendre à voir tout seul avec les yeux d'un autre.

Le récipiendaire du prix Froh-Coutaz, *La papesse Jeanne* de Jean Breschand, convoque lui aussi des références pour mieux s'en délester, à savoir toute la lignée catholique de l'auteurisme franco-italien – il a l'économie sèche de Bresson, la parole prophétique de Pasolini (du côté du sermon aux oiseaux d'*Uccellacci e Uccellini*) et le sens du miracle des *Fioretti* rosselliniens. L'image y est épanouissement ascétique et chair spirituelle, pour un film conçu comme évangile païen : l'histoire retrace la légende de cette papesse d'avant la réforme grégorienne, qui dans les fables avait accédé au titre *incognito* quand ici la sainte jouée par Agathe Bonitzer ne cache en rien sa féminité. Une cour papale réduite à la taille d'une petite communauté monastique la fait monter sur le trône de Pierre en tant qu'émissaire d'une pureté généreuse sur laquelle le film essaye de se mouler. Breschand vise un style épiphanique, nourri d'images dénudées et de paroles tranchantes, comme les aphorismes prophétiques avec lesquels Jeanne avive les croyances. De ses maître catholiques, le cinéaste reprend l'iconologie de la grâce et les destins apologétiques, mais il semble en même temps les délester de Dieu, et dissoudre ce dernier dans un panthéisme champêtre s'émerveillant devant la moindre pousse. Jeanne y passe plutôt pour une prêtresse de la foi terrestre, environnementaliste précoce ne prélevant du christianisme que son ardeur pour en délaisser le dogme, dans une sorte d'usage homéopathique de la religion.

Le benjaminisme de notre époque légèrement désastrée est prompt à faire du cinéma le greffier des souffrances du monde, et délègue d'autant plus volontiers au documentaire ce secrétariat des douleurs que son dispositif admet une large gamme de traumas. Une histoire du documentaire montrerait peut-être à quel point il a été un art funéraire. *Quinzaine Claire* d'Adrien Genoudet est l'un de ces film-tombeaux, mais la stèle tient chez lui à la fois du labyrinthe et du puzzle. Le pays qu'il habite, le Cambodge, pour n'avoir toujours pas entrepris de deuil officiel des massacres perpétrés par les Khmers rouges, peine à s'extirper de la douleur et à en reconstituer le tableau intégral. D'avoir un objet introuvable, le film adopte une forme glissante, soumise aux aléas d'une dérive douce. Son point de départ emprunte pourtant au genre connu du portrait d'artiste. *Quinzaine Claire* a pour ligne brisée la sculpture que prépare l'artiste franco-cambodgien Séra en mémoire des victimes consécutives à la prise de Phnom Penh en 1975, parmi lesquelles son propre père. Le film s'intéresse toutefois moins à la fabrique de l'œuvre qu'à son écho. Parmi les plus longues séquences figurent les échanges ayant eu lieu lors de la présentation du projet à des groupes concernés, qui critiquent poliment l'inadéquation de l'œuvre à la culture khmère et à l'expérience des tueries. Le litige sur la mémoire déboite une première fois le regard, qui par la suite n'en finira pas de savamment dérailler à la recherche d'autres résonances, visitant les vestiges d'un camp ou fêtant la nouvelle année pour finir loin de là où il était parti, dans les bois, aux côtés d'un autre artiste qui, plus jeune, a hérité du deuil sans avoir jamais connu la perte. Pour ausculter les lésions, *Quinzaine Claire* choisit de jouer des écarts. Il n'échappe à la dispersion que grâce à la rigueur de sa construction temporelle, qui demande à un véritable art des durées d'assumer le travail de mémoire là où la parole et l'image restent mises en échec.

Si *Quinzaine Claire* tourne autour d'un cimetière invisible, le primé *The Illinois Parables* s'attache à faire remonter d'un même geste toute une série d'ossuaires. Deborah Stratman a conçu son film comme une stratigraphie, dans laquelle l'Illinois délimite dans l'espace une coupe géologique remontant jusqu'aux premières morts dont l'histoire ait gardé la trace. Le projet rappelle *Profit Making and Whispering Wind* de John Gianvito, que le film semble d'ailleurs citer. Comme lui, il décompte les hécatombes, entre génocide, incendies, souffrances sociales et répressions politiques. Mais il en repousse l'ascétisme et préfère aux plans dépeuplés de Gianvito l'éloquence d'archives de tout acabit, d'une lettre d'Emerson à des extraits radiophoniques en passant par une sidérante émission de télé produite par une police justifiant ses crimes. *The Illinois Parables* enchaîne ainsi une douzaine de scènes historiques en faisant l'économie de tout discours, se contentant d'exposer des matériaux dont le sens s'épanouit de lui-même. La beauté du film tient en partie à cette piété de l'archive, qui identifie le travail du cinéaste à la présentation optimale (donc *a minima*) d'un matériau lacéré par la violence.

Une même opération soustractive est à l'œuvre dans *Short Stay*, le premier long-métrage de Ted Fendt. Le film est, entre autres, une comédie (fort drôle). Il représente surtout une expérimentation sur ce que serait un récit du rien, un degré zéro de la fable prenant pour horizon la plus pure nullité narrative : une série de non-événements dans la vie la plus atone possible. *Short Stay* raconte celle d'une bande d'êtres disgracieux et gênés vivant de boulots ridicules. Sa figure de proue, Mike, sorte d'homme sans qualité postmoderne, passif et mat, vertèbre un ensemble de saynètes situées entre une bourgade du New Jersey et Philadelphie. Le titre du film en résume l'argument, un bref séjour à la ville. Mais il en définit aussi le programme esthétique : abréger tout échange, écourter chaque scène, comprimer les plans. Ted Fendt s'est imposé comme exercice de style un régime joyeusement drastique, qui donne au déroulé de *Short Stay* une vitesse allègre rarement expérimentée dans l'art narratif : sa condensation est telle que son réalisateur avait cru devoir prévenir, en début de séance, qu'il valait mieux ne pas cligner des yeux pendant la projection, de peur de rater une scène entière. De fait, peu durent plus d'une minute, et aucune n'a plus de trois plans pour elle. *Short Stay* a quelque chose de l'hybride entre le « désir désert » moderniste – Mike, habitant du néant, est un Mister Bovary version *loser* – et l'excitation véloce de notre âge contemporain, ici compensée par une ironie bienveillante. Dans cette mesure, il représente une douce solution de compromis, une sorte de sobriété sans rigorisme, qui signalerait une troisième voie entre l'intransigeance et son abandon pur et simple – un Straub-Huillet conciliant.

Singing in the Graveyards de Bradley Liew prenait la pente inverse de la dilatation temporelle – la chose n'est pas forcément pour surprendre de la part de l'assistant de Lav Diaz. Comme chez le maître philippin, le temps s'apparente à un long râle silencieux donnant à chaque plan des airs d'agonie. L'histoire y convient. Elle est celle d'un corps ravagé mimant désespérément le jeunisme inhérent au rock : son héros, Pepe, travaille comme sosie de Joey Smith, star fanée du rock national qu'il ressuscite sous une forme zombifiée. Comble du casting, la copie est jouée par l'original, le chanteur devant imiter son propre simulacre (la chose est peut-être moins sensible pour nos yeux ignorants, mais l'idée reste belle). Or l'imitation vaut dégradation, et *Singing in Graveyards* file vers la mise au tombeau que son titre annonce. Son trajet figuratif suit le déclin d'un corps de plus en plus ralenti, répétitif et gâteux, et dont l'entropie contamine une mise en scène faite pour plonger le spectateur dans un état légèrement catatonique. Mais il montre en même temps quels efforts irraisonnés cette chair déchue déploie pour maintenir la fiction de son allant, et le burlesque de l'infantilisation du corps sénile contrebalance la gageure attentiste du film. Le fait que Lav Diaz incarne dans le film un producteur surtout entendu au téléphone, donc réduit à une voix paternelle, en dit long sur l'obsession de *Singing in Graveyards* pour le meurtre du modèle. Il a tout du film-sérum vaccinant contre le mimétisme.

Illustrations : *Koropa*, de Laura Henno / *La papesse, Jeanne*, de Jean Breschand - *The Illinois Parables*, de Deborah Stratman / *Singing in Graveyards*, de Bradley Liew.

Franche-Comté

Festival Entrevues : Belfort à l'heure des jeunes réalisateurs

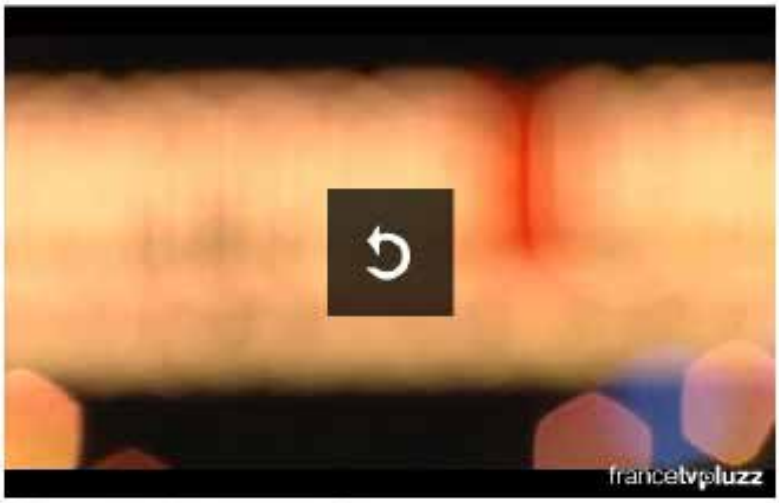
Le coup d'envoi du festival Entrevues a été donné samedi soir à Belfort. Pour sa 31ème édition, il va parler d'amour...

Emilie Dinjar | Publié le 27/11/2016 à 15:48

6 Partager Tweeter Partager

Il est né il y a trente ans de la volonté d'une poignée de cinéphiles.
Aujourd'hui, il fait la part belle à des jeunes réalisateurs.
Le festival Entrevues a démarré hier pour 9 jours.
9 jours placés sous le signe de l'amour, du frisson et de l'émotion.
Invité d'honneur cette année, l'acteur Melvil Poupaud.
Le prix du jury sera décerné samedi prochain.

6



Belfort : coup d'envoi du festival de cinéma Entrevues

Reportage Emmanuel Rivallan et Jean Marie Baverel. Avec Lily Hinstin (Directrice artistique Festival Entrevues) et Melvil Poupaud (Acteur cinéaste)

Festival Entrevues 2016

Par Muriel Saint Mard

Créé par Janine Bazin en 1986, Entrevues Belfort est un festival international de cinéma dédié à la jeune création contemporaine et aux rétrospectives d'auteurs...

De nombreux premiers films de jeunes cinéastes, français et étrangers, aujourd'hui reconnus ont été sélectionnés à Belfort. Entre autres : Pedro Costa, Alain Guiraudie, Athina Rachel Tsangari, Jafar Panahi, Miguel Gomes, Rabah Ameur-Zaimèche, Leos Carax, Josh et Benny Safdie, Kleber Mendonça Filho, Radu Jude, Yousry Nasrallah, José Luis Guerin, Nicolas Pereda, Sergei Loznitsa, Kelly Reichardt, Raya Martin, Abdellatif Kechiche, Yorgos Lanthimos, Laurent Cantet, Serge Bozon, Claire Simon, Lars von Trier, Laurent Achard, Brillante Mendoza, David Gordon Green, Albert Serra, Darren Aronofsky, Gianfranco Rosi, Abderrahmane Sissako, Patric Chiha, Corneliu Porumboiu, Arnaud des Pallières ou Tariq Teguia...

Entre les auteurs d'hier et d'aujourd'hui, Entrevues dresse le tableau des innovations cinématographiques à l'œuvre dans le cinéma mondial.

jeudi 24 Novembre à 18h10 dans le cadre de l'agenda

durée : 2 fois trois minutes

Interlocuteur : **Lili Hinstin**

dimanche 27 novembre à 8h20
dans le cadre de la rubrique « on fait quoi ce Week-end »

durée : deux minutes

Interlocuteur : **Michèle Demange**

Lundi 28 novembre à 7h10, agenda

durée : 2 minutes

interlocuteur : **Gilles Levy**

jeudi 24 Novembre à 18h10 dans le cadre de l'agenda

durée : 2 fois trois minutes

Interlocuteur : **Lili Hinstin**

Mercredi 30 novembre à 6h50, agenda

« Ils font bouger la Franche-Comté » : 2 minutes

interlocuteur : **Gilles Levy**

Vendredi 2 décembre, 18h10, agenda

durée : 2 fois trois minutes

interlocuteur : **Michèle Demange**

flux4
webstation on www.flux4.eu

flux4 radio au festival du film Entrevues 2016

Le festival du film de Belfort Entrevues a débuté ce samedi 26 novembre.
Flux4 radio installe son studio mobile du mercredi 30 au 4 décembre au coeur du festival.

Flux 4 à EntreVues 2016, c'était : Cécile Becker, Nicolas Bezard, Marie Bohner & caroline châtelet aux micros ; Olivier Legras à la réalisation.

L'équipe de Flux4 remercie bien bien bien Lili Hinstin, Michèle Demange, Catherine Giraud, Delphine Puddu et toute l'équipe du festival EntreVues et de l'association Cinémas d'aujourd'hui.

Retrouvez toutes les émissions enregistrées lors du festival ENTREVUES 2016.

EMISSION #04 DU SAMEDI 03 DECEMBRE

Rencontre **Jean-Paul Roland**. Outre son poste de directeur des Eurockéennes de Belfort (depuis 2001) et du festival GéNéRiQ (depuis 2007), Jean-Paul Roland était l'un des membres du jury de la compétition internationale. Il nous parle de cette expérience, du cinéma, de Belfort et de l'écosystème culturel.

Rencontre avec **Florencia Romano**. Réalisatrice argentine, elle présente *La Noche Polar*, son premier long-métrage dans le cadre de la compétition internationale.

Rencontre avec **Theo Hakola**. Musicien, romancier (son dernier roman *Idaho Babylone* est paru chez Actes Sud en septembre dernier et son septième album solo *I Fry Mine In Butter* chez Mediapop / Wobbly Ashes Records), collaborant pour le théâtre et le cinéma comme comédien et musicien, il parraine pour cette édition le jury Eurocks One+One. Il est question avec lui de cinéma, évidemment, de musique, bien sûr, de littérature et de critique aussi.

Rencontre avec **Antonin Peretjatko**. Réalisateur de *La Loi de la jungle* (2016), il présente ce film et des Tex Avery dans le cadre de la programmation « Double Feature ».

EMISSION #03 DU VENDREDI 02 DECEMBRE

Rencontre avec **Dominique Wideman**, critique et journaliste à L'Humanité et **Serge Bozon**, réalisateur. Tous deux nous parlent du festival EntreVues – que la première suit depuis plusieurs années et auquel l'autre participe régulièrement (pour y présenter ses films ou ceux d'autres cinéastes) –, de la critique, de leur rapport à l'écriture et au cinéma.

Rencontre avec **Patric Chiha**. Réalisateur d'origine autrichienne, Patric Chiha a déjà plusieurs films à son actif, dont certains ont été présenté à EntreVues (*Les Messieurs* en 2005 ; *Home* en 2006 ; *Où se trouve le chef de la prison* en 2006 ; *Domaine* en 2009). Il est ici pour nous parler de *Brüder der Nacht*, son troisième long-métrage.

EMISSION #02 DU JEUDI 01 DECEMBRE

Rencontre avec **Adrien Genoudet,** « historien du visuel », doctorant associé à l'Institut de l'Histoire du Temps Présent (CNRS), et réalisateur de *Quinzaine claire*. Concourant dans la compétition internationale, ce documentaire réalisé au Cambodge travaille les questions de la mémoire historielle, du devoir de mémoire, comme du rôle de l'art.

Rencontre avec **Wissam Charaf**. Réalisateur franco-libanais, Wissam Charaf a signé quatre court-métrages, dont deux ont été présenté à EntreVues. *Tombé du ciel*, son premier long-métrage de fiction – il a signé un documentaire en 2011 – concourt pour le prix Gérard Frot-Coutaz, premières fictions françaises.

EMISSION #01 DU MERCREDI 30 NOVEMBRE

Rencontre avec **Hélène Fleckinger**, maître de conférence à l'Université Paris 8, chercheuse en cinéma. Accueillie dans le cadre du programme « cinéma & histoire » dédié au thème « Ceci est mon corps », Hélène Fleckinger a présenté deux films : *S.C.U.M. Manifesto* d'après le texte de Valérie Solanas réalisé par Carole Roussopoulos et Delphine Seyrig ; et *Maso et Miso vont en bateau* réalisé par Nadja Ringart, Carole Roussopoulos, Delphine Seyrig et Ioana Wieder. Où il est question de vidéo et pas toujours de cinéma, de cinéma féministe et militant, de militantisme et d'inventivité artistique.

Rencontre avec **Antoine Danis**. Réalisateur, Antoine Danis présente dans le cadre de la compétition internationale *Athènes rhapsodie*. Une errance dans la capitale de ce pays emblématique des crises qui traversent l'europe : économiques, migratoires, ou politiques.

Vous pouvez aussi ré-ecouter nos émissions précedentes d'EntreVues.

L'EST RÉPUBLICAIN

SORTIR

BELFORT > *Festival EntreVues*

Les yeux et les oreilles de Théo Hakola

Musicien, écrivain et comédien, Théo Hakola est le parrain du jury du prix Eurocks One + One du festival EntreVues de Belfort qui récompensera l'esprit libre et musical d'un film. Rencontre.

Il y a 20 ans, Théo Hakola se produisait aux Eurockéennes de Belfort ; « Une belle journée », se rappelle-t-il. Le voilà de retour à l'invitation des Eurockéennes et du festival EntreVues pour encadrer les cinq jeunes membres du jury Eurocks One + One qui désignera le film de la compétition qui présente l'esprit le plus libre et musical.

« Je suis là pour encadrer, entendre chaque avis pour s'acheminer vers le choix d'un film à l'unanimité », résume-t-il. « Ce ne sera pas très dur mais il y aura des discussions », prévient-il encore.

5 comme le nombre de membres qui composent le jury du prix Eurocks One + One.

Auteur en 1989 de la bande-son du film de Patricia Mazuy, « Peaux de vaches », Théo Hakola rappelle qu'il n'est pas que question de musique. « Nous nous intéressons à la bande-son. On a vu des films où il y a trois fois rien de musique. »

À ses côtés, Jean-Paul Roland, directeur des Eurockéennes, acquiesce : « Au festival, on voit des réalisateurs de plus en plus liés aux musiques actuelles. Il y a vraiment l'émergence d'une nouvelle génération. Ce qui donne toute sa légitimité à ce prix. » « Je ne sais d'ailleurs pas si beaucoup de festivals proposent ce genre de bruit », note encore Théo Hakola qui attend avec une certaine impatience une proposition pour créer une bande-son pour un film.

Car même quand il endosse le rôle de comédien pour le cinéma ou le théâtre, son oreille reste aux aguets : « je me mêle beaucoup de la musique. » Et de citer des exemples de bandes-son qu'ils l'ont marqué : Leonard Cohen dans « John McCabe » de Robert Altman, Miles Davis au générique de « Talons Aiguilles » de Pedro Almodovar, les Talking Heads au générique du « Clochard de Beverly Hills » de Paul Mazursky, et enfin le « Fight the power » de Public Enemy au générique de « Do the right thing » de Spike Lee. « Le meilleur générique du monde », conclut-il.

Laurent ARNOLD

Jean-Paul Roland (à g.), directeur du festival des Eurockéennes, et Théo Hakola. Photo L.A.

> Le festival EntreVues se poursuit samedi à partir de 12 h 15 et dimanche à partir de 11 h au cinéma Pathé Belfort. Programmation sur www.festival-entrevues.com

L'EST RÉPUBLICAIN

Dimanche 4 décembre 2016

BELFORT EntreVues

Entre surprise et coups de cœur

De nombreux étudiants en cinéma suivent le festival belfortain. Pour voir le maximum de films, bien sûr, mais aussi pour rencontrer les comédiens et les cinéastes.

« Être bousculé ». Telle est l'envie des étudiants en cinéma venus en nombre à cette 31e édition du festival EntreVues. Et parmi eux, la section du BTS audiovisuel du lycée Jules-Viette de Montbéliard, présente lundi et mardi pour assister à près de huit séances. Et « Numéro deux », le film expérimental de Jean-Luc Godard et Anne-Marie Miéville, a particulièrement retenu leur attention.

Créer l'étonnement chez les étudiants

« Ce film est une découverte totale. Il déstabilise le spectateur, qui se retrouve livré à lui-même. Là, on ne cherche plus à lui faire plaisir, mais à lui en mettre plein la tête ! Le spectateur cherche alors à donner un sens à l'image, à vouloir tout interpréter », résume ainsi Romain, spécialisé en gestion de production au lycée Viette. Sa camarade Juliette, inscrite en option montage, corrobore : « C'est presque un non film. Mais, cela le rend très intéressant, j'attends d'être bousculée au cinéma ».

Créer l'étonnement chez ses étudiants, c'est bien la volonté de leur professeur Luc Paganelli. Et pour cela, pas de programme véritablement préétabli, pas de devoirs à rendre, afin de garantir « surprises et coups de cœur ». Les films sont ensuite décortiqués et discutés en classe.

Justine, Maxime et Romain, trois élèves du BTS Audiovisuel du lycée Viette de Montbéliard, débriefent les quatre films vus dans la journée. Photo DR

« Travailler son regard »

Les étudiants retiennent aussi de leurs expériences EntreVues les rencontres avec les comédiens et les cinéastes, à l'instar de celle de Melvil Poupaud, invité d'honneur de cette édition. Avant la projection de son film « La ville des pirates », réalisé par Raoul Ruiz, le comédien « a expliqué la genèse de ce long-métrage, la surprenante façon dont il a été choisi par le metteur en scène… Ces différentes rencontres sont stimulantes, elles permettent de créer un lien avec l'œuvre que l'on va voir », estime Justine.

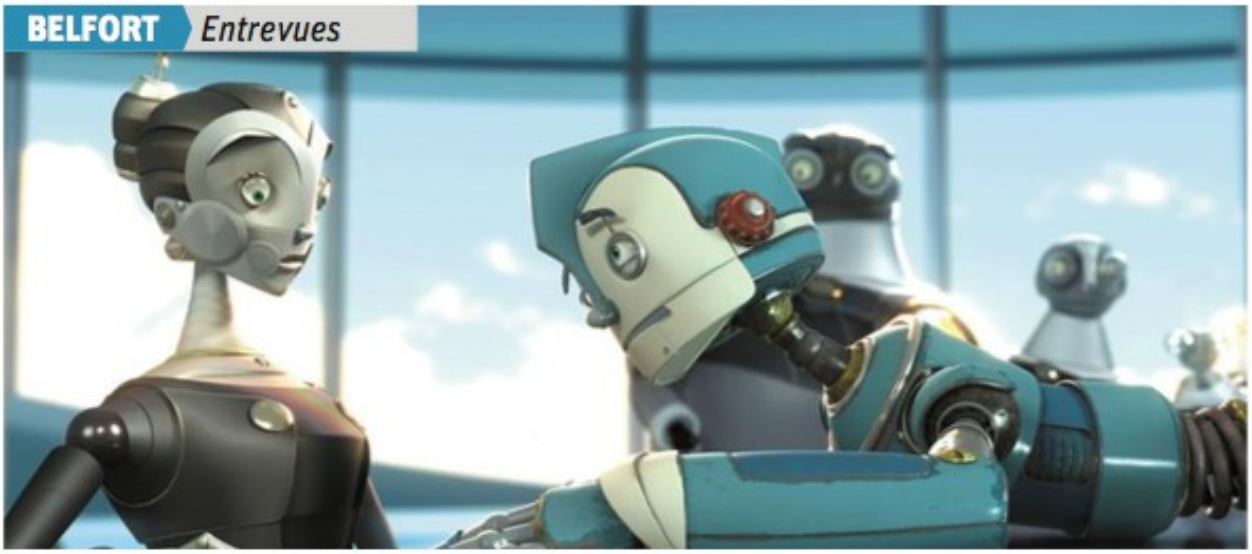
Tous s'accordent à dire que leur expérience EntreVues aura un côté prescriptif sur les films qu'ils regarderont à l'avenir. Chez Maxime, qui est spécialisé dans les techniques d'ingénierie au lycée Viette, est née l'envie « de revoir des films en 4/3 ou en pellicule. Et c'est aussi ce que permet notre cursus en cinéma. Nos cours nous aident à développer une certaine culture et à travailler notre regard ».

N.G.

« J'attends d'être bousculée au cinéma » **Juliette,** étudiante en BTS audiovisuel du lycée Viette de Montbéliard.

L'EST RÉPUBLICAIN

BELFORT *Entrevues*



Le programme d'Entrevues au Pathé Belfort ce dimanche : 11 h, « Panique tous courts » (à partir de 5 ans) ; 14 h, « Riches et célèbres » ; « Généalogies d'un crime » ; « Frankenstein junior » ; 14 h 30, « Robots » (à partir de 6 ans) suivi d'une boum « Venez déguisé en robots » et d'un goûter ; 16 h, « La grande ville » ; 16 h 30, « À bout de souffle » ; « Steak », en double feature avec « S.O.B. » ; 18 h, « Phantom of the paradise » ; 18 h 30, « La chienne » ; « Cinq pièces faciles ». Photo DR

L'EST RÉPUBLICAIN

BELFORT - CINÉMA

ENTREVUES SE COLLE SUR LES MURS

À l'occasion du festival EntreVues, les murs de la ville de Belfort se sont parés de collages illustrant des films cultes diffusés durant cette semaine.

Frankenstein ou l'incarnation du monstre. Un collage de près de cinq mètres de haut qu'on peut apprécier à la Poste centrale faubourg des Ancêtres. Photo DR

photo HD (abonnés)

L'EST RÉPUBLICAIN

Frankenstein, E.T. l'extraterrestre ou le James Stewart de « Fenêtre sur cour ». Vous l'aurez peut-être remarqué, depuis quelques jours, 25 collages illustrant des films cultes tapissent les murs de la cité.

L'initiative a été imaginée par le festival international du film de Belfort, EntreVues, qui propose ces différents films depuis hier et qui a souhaité investir la ville d'une façon ludique. « Il s'agissait de décloisonner le festival, de faire en sorte que les Belfortains se l'approprient davantage. Nous souhaitions démontrer qu'Entrevues n'est pas le festival élitiste et pointu dont il a parfois l'image », explique Elsa Lançon, chargée de la communication de l'événement.

Concours photo

Et pour sensibiliser les Belfortains à la programmation de cette 31e édition, un document explicatif donne la possibilité d'en apprendre davantage sur les longs-métrages. Ce document, disponible à l'office du tourisme, au BIJ et au cinéma Pathé, égrène les anecdotes sur les films.

« L'idée n'était pas de proposer un synopsis, mais des petites indiscrétions, du contenu décalé. On y apprend par exemple comment King-Kong a été fabriqué », explique Elsa Lançon.

Le festival met également au défi les Belfortains en leur proposant de participer à un concours photo sur toute la durée d'Entrevues (du 26 novembre au 4 décembre), en postant leurs plus beaux clichés des collages sur les réseaux sociaux (Facebook et Instagram). À la clé, des places à gagner à l'année pour la programmation Art et Essai du cinéma ainsi que des places pour l'édition prochaine d'Entrevues. Enfin, grâce à l'application mobile gratuite Layar, l'utilisateur est invité à scanner le visuel pour découvrir sur son téléphone l'extrait du film dont il a été tiré. Vivre le cinéma autrement, telle est donc l'ambition du festival cette année.

N.G.

L'EST RÉPUBLICAIN

BELFORT Cinéma

Trois bonnes raisons d'aller à Entrevues

Depuis 31 ans, Entrevues fait montre d'une programmation audacieuse, et entend toujours accompagner la découverte, soutenir l'innovation et résister au mainstream. Mais, pourquoi s'y rendre cette année spécifiquement ? Voici trois raisons.

Dans une salle prise d'assaut, Melvil Poupaud et Chiara Mastroianni discutaient hier du métier d'acteur, en amont de la projection du film de Christophe Honoré « Non ma fille tu n'iras pas danser ». Photo Christine DUMAS

« Belfort, c'est une première. Et je suis très heureux de venir dans ce festival dont j'entends parler depuis tout petit comme une place forte de la cinéphilie ». C'est en ces termes que Melvil Poupaud, l'invité spécial de cette 31e édition d'Entrevues, a clôturé la cérémonie d'ouverture du festival samedi soir. Entrevues consacre à l'acteur une large rétrospective ainsi qu'une carte blanche. L'occasion d'une réflexion sur l'art du jeu. L'occasion aussi d'étudier trois bonnes raisons de se rendre à Entrevues cette année.

Questionner le métier de comédien

Cette nouvelle édition a aussi pour dessein de percer le mystère dans la tête d'un acteur. Il s'agit « d'étudier quels mécanismes psychologiques sont en œuvre, quelles transformations le corps et l'esprit subissent-ils lorsque l'on incarne des rôles », synthétise Melvil Poupaud. Des éléments de réponse seront à trouver à travers une sélection de ses films comme acteur et comme cinéaste. Mais aussi grâce aux rencontres « Fabbrica ». Hier, avait lieu un dialogue sur le thème « Jouer la comédie » avec Chiara Mastroianni avant le film « Non ma fille tu n'iras pas danser » de Christophe Honoré. Et aujourd'hui avec Charles de Meaux, Melvil Poupaud s'interrogera sur le lien entre l'acteur et le cinéaste, avant la projection de « Shimkent Hôtel ».

S'interroger sur le sens du cinéma

« Depuis deux ans, nous sommes très ébranlés par les tragédies qui se succèdent. Il m'arrive souvent de me demander à quoi ça sert alors de faire des films ? Quel est le sens de ce métier ? Il y a en a un. Et c'est le sens de la culture en général, c'est l'expérience de l'altérité. Voir des films, c'est rencontrer l'autre », insiste Lili Hinstin, la déléguée générale du festival. Et pour ce faire, Entrevues propose cette année de partir à la rencontre de 29 jeunes cinéastes sélectionnés en compétition internationale et venus de Bolivie, d'Ukraine ou des Philippines.

Retrouver le prix Gérard Frot-Coutaz

De 1993 à 2004, ce prix récompensait à Entrevues le premier long-métrage de fiction d'un réalisateur français. Le prix, qui a déjà couronné Alain Guiraudie ou Abdellatif Kechiche, revient cette année sous l'impulsion de la fondation Gérard Frot-Coutaz, toujours doté de 5 000 euros. Un prix essentiel puisqu'il permet de découvrir les cinéastes de demain. « Vous verrez leurs prochains films à Cannes, à Berlin ou à Venise, parce qu'Entrevues aura pris le risque de les sélectionner », résume Lili Hinstin.

N.G.

L'EST RÉPUBLICAIN

SORTIR

BELFORT > *EntreVues*

« J'ai appris la vie à travers les films »

Melvil Poupaud : « J'ai eu la chance de n'avoir jamais été assimilé à un seul rôle. J'ai pu continuer à me développer en tant qu'acteur. »
Photo Xavier GORAU

Melvil Poupaud est l'invité d'honneur de la 31e édition d'EntreVues à Belfort, du 26 novembre au 4 décembre. Le festival de cinéma lui consacre une large rétrospective et lui a donné carte blanche pour parler des acteurs qu'il affectionne. L'occasion de revenir avec lui sur sa perception du métier de comédien.

À 43 ans, l'acteur a déjà trente-trois années d'expérience cinématographique derrière lui. Et il a encore une myriade de projets. Melvil Poupaud prépare avec assiduité jusqu'au mois de mai 2017 le tournage d'une série pour TF1, où il incarnera un serial killer, et il apparaîtra aussi dans la prochaine comédie de Sophie Fillières. Retour sur une carrière singulière.

Raoul Ruiz vous a offert votre premier rôle à 10 ans dans la « Ville des pirates » (1983). Devenir acteur n'a jamais été un désir chez vous…

« En effet, ça m'est tombé dessus. Une vraie chance. Ma mère, qui était attachée de presse, connaissait Raoul Ruiz. Il recherchait un petit garçon pour son film, il m'a vu et il a trouvé que je correspondais au personnage. Ma mère a accepté de me laisser partir avec lui au Portugal pendant plus d'un mois pour jouer un personnage trouble : un fantôme assassin qui extermine toute sa famille avec un couteau. C'était une aventure magique. J'étais bien sûr trop jeune pour réaliser ce qu'était le métier de comédien. Mais ma mère m'a transmis sa cinéphilie, elle m'a éduqué à travers des films. Elle aimait me montrer des œuvres que je ne comprenais pas toujours, mais qui diffusaient une certaine idée de l'ambiguïté des personnages, du désir… J'ai appris la vie à travers les films. »

Serge Daney, qui était critique aux Cahiers du cinéma et à Libération, est une autre de vos figures tutélaires…

« Il a représenté un apprentissage, dans la façon de parler, de choisir ses mots, de se repérer dans le monde… Il m'a appris le cinéma comme une espèce de rapport moral sur la vie. C'est lui aussi qui m'a parlé d'EntreVues pour la première fois. Un festival qui permet aujourd'hui encore la découverte de nouveaux auteurs et la sélection de films exigeants. »

Vous n'avez ni passé le conservatoire ni suivi de cours de théâtre. Le cinéma, vous l'avez appréhendé de manière intuitive. Avez-vous ressenti le besoin de le théoriser à un moment donné ?

« Oui, mais récemment. La question du travail de l'acteur me questionne de plus en plus. Mais, je me rends compte que mes home-made movies filmés depuis l'enfance [visibles dans un espace dédié pendant le festival N.D.L.R.] abordaient déjà inconsciemment cette thématique. Quelles sont les obsessions d'un acteur ? Que se passe-t-il dans sa tête lorsqu'il joue ? Continue-t-on à jouer même lorsque la caméra est éteinte ? Ça m'intéresse de verbaliser les mécanismes psychologiques et intimes à l'œuvre quand on est comédien. Une envie rendue possible par les rencontres "Fabbrica" pendant le festival. »

Justement dans le cadre de la « carte blanche d'acteurs », EntreVues vous a demandé de sélectionner quatre comédiens. Pourquoi avez-vous choisi Jean-Pierre Léaud, Mathieu Amalric, Chiara Mastroianni et Jack Nicholson ?

« J'aime chez Léaud la stylisation du jeu. Il a inventé un ton. J'affectionne Amalric pour les mêmes raisons, et étant aussi metteur en scène, il est très précis dans son placement en tant que comédien et comprend le montage. Chiara est une camarade de plus de trente ans. Elle a un recul, un humour et une passion du cinéma qui me correspondent parfaitement. Jack Nicholson est un de mes acteurs fétiche. J'aime sa folie et son outrance, il va très loin dans ses interprétations et n'est jamais ridicule. »

EntreVues fait la part belle aux jeunes cinéastes. Avec quels auteurs aimeriez-vous collaborer à l'avenir ?

« Avec Arthur Harari qui a réalisé "Diamant noir" ou Julia Ducournau auteur de "Grave". Ce que j'aime avec cette génération, c'est qu'elle a intégré une certaine influence du cinéma américain d'aujourd'hui. Ils sont capables de faire des films de genre, tournés vers la création de personnage, plutôt que vers le naturalisme. Il y a une ambition romanesque dans leur projet qui me correspond bien. »

Nina GHEDDAR

EntreVues célèbre Melvil Poupaud

- « Victoria », de Justine Triet (2016), aujourd'hui à 14 h 30. Précédé d'une rencontre Fabbrica « Diriger et répéter », avec Melvil Poupaud et Cynthia Arra (coach d'acteur).
- « Conte d'été », d'Eric Rohmer (1996). Jeudi 1er décembre à 16 h.
- « Fou d'amour », de Philippe Ramos (2015). Vendredi à 16 h.
- « Combat d'amour en songe », de Raoul Ruiz (2000). Samedi à 12 h 15.
- « Eros Thérapie », de Danièle Dubroux (2004). Samedi à 14 h.
- « Généalogies d'un crime », de Raoul Ruiz (2000). Dimanche à 14 h.

Dans le cadre de la « carte blanche », hommage à Jack Nicholson avec « Cinq pièces faciles ». de Bob Rafelson (1970). Dimanche à 18 h 30.

Retrouvez toutes les **sorties** sur **poursortir.com** et sur notre application

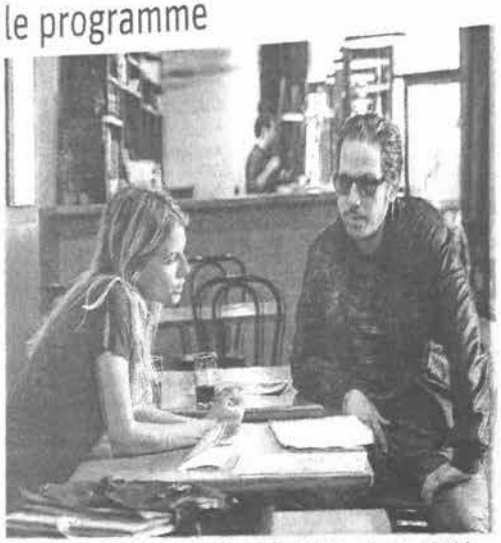
pour Sortir
estrepublicain.fr

TDB21 - V1

L'EST RÉPUBLICAIN

FESTIVAL

Entrevues de Belfort : le programme



« les Derniers Parisiens », le film de Hamé et Ekoué est projeté à 20 h en présence des réalisateurs. Photo DR

Le programme d'Entrevues au Pathé Belfort ce mardi 29 novembre est le suivant :

- 12 h 15 : « La maison », suivi d'un débat avec la réalisatrice, et de « Viejo Calavera » ; « Cinq pièces faciles », présenté par Melvil Poupaud.
- 14 h : « À bout de souffle » ; « Le fantôme de l'opéra », précédé de « Sauvée par Rover » ; « L'adversaire ».
- 14 h 30 : « Dear Renzo », suivi par « De sas en sas » ; « Victoria », en présence de Melvil Poupaud, suivi d'une rencontre Fabbrica « Diriger, répéter » avec Melvil Poupaud, Cynthia Arra (coach d'acteur) et animée par Lili Hinstin.
- 16 h : « Lumières d'été », suivi d'une rencontre avec le réalisateur ; « La mouche » ; « Numéro deux ».
- 17 h : « Charulata » ; « Le désir », suivi par « Brüder der nacht » et d'une rencontre avec la chef opératrice.
- 18 h : Master-class : « Écrire la musique d'un film », en présence de Hamé et Ekoué et des compositeurs Jérémie Mondon (Demon), Ayélé et Laurent Griffon (Pepper Island), suivie de la projection du film « Les derniers parisiens » à 20 h, puis d'une rencontre avec les réalisateurs ; « Carte blanche à la cinémathèque française », présentée par Samantha Leroy.
- 20 h 30 : « Koropa », suivi par « Athènes rhapsodie », et d'une rencontre avec le réalisateur ; « La mort de Louis XIV » ; « Eros Therapie » ; « Des filles disparaissent », précédé par « Arroseur et arrosé (I, II, III).
- 22 h 30 : « Body Double » ; « Frankenstein junior ».

L'EST RÉPUBLICAIN

FESTIVAL ENTREVUES DE BELFORT

Projection à 20 h 30 de « Belle dormant » suivie d'une rencontre avec les comédiens. DR

Le programme d'EntreVues au Pathé Belfort ce lundi est le suivant.

- 12 h 15 : « La fille de quinze ans », présenté par Melvil Poupaud ; « Histoire d'herbes flottantes ».
- 14 h : « Tous les autres s'appellent Ali » ; « Phantom of the paradise » ; « La Déesse ».
14 h 30 : « Un homme, un vrai », présenté par Melvil Poupaud ; « Singing in graveyards », suivi d'une rencontre avec le réalisateur.
- 16 h : « La fille du désert » (projection unique) ; « La source ».
- 17 h : « De sortie », suivie de « Rien que pour vos cheveux » ; « Shimkent hôtel », en présence de Melvil Poupaud et Charles de Meaux, suivi d'une rencontre Fabbrica « L'acteur et le cinéaste » avec Melvil Poupaud, Charles de Meaux et animée par Elena Lopez Riera.
- 18 h : « La Papesse Jeanne », suivi d'une rencontre avec le réalisateur et Agathe Bonitzer (actrice) ; « Le réel parle pour nous », suivi d'une rencontre ave le réalisateur, et de « The Illinois Parables » suivi d'une rencontre avec la réalisatrice ; Ciné-conférence « Remakes, tout est à refaire », de Mathieu Macheret.
- 20 h : « Pastorale », suivi d'un débat avec le réalisateur, et de « El inviernio llega después del otono » ; « Les joueurs d'échecs » ; « S.O.B. », en double feature avec « Steak ».
- 20 h 30 : « La ville des pirates », présenté par Melvil Poupaud ; « Belle dormant », suivi d'une rencontre avec Ado Arrietta, Niels Schneider et Agathe Bonitzer.
- 22 h 30 : « Steak », en double feature avec « S.O.B. » ; « La dernière maison sur la gauche » (interdit - 12 ans).

TDB37 - V1

diversions
L'info multimédia en Alsace
Bourgogne Franche-Comté

Belfort – Entrevues du 26 novembre au 4 décembre 2016

par Redaction on 12 novembre 2016 dans Aire urbaine, cinéma

G+1 0 Tweeter Partagez J'aime 3

Article publié à l'origine dans le numéro de novembre 2016 de Diversions Bourgogne – consulter le PDF ici –

La 31e édition d'Entrevues se déroulera à Belfort du 26 novembre au 4 décembre, une compétition internationale qui depuis plus de trente ans met à l'honneur les premiers, deuxièmes et troisièmes films, qu'il s'agisse d'œuvres de fiction ou de documentaires. Pour ce nouveau rendez-vous dédié aux productions cinématographiques indépendantes, ce sont 140 films qui seront programmés dans la Cité du Lion, des rendez-vous pour toutes les générations qui se déclineront en avant-premières, séances spéciales, rencontres entre autres événements.

En 2016, la compétition se compose de 23 films (12 longs et 11 courts métrages) ainsi que de 5 premiers films. À noter en effet cette année le retour du **Prix Gérard Frot-Coutaz** qui présentera les premières fictions françaises en compétition. Parmi les cinéastes sélectionnés à l'occasion de leurs premiers films, citons Rabah Ameur-Zaimèche, Leos Carax, Abdellatif Kechiche, Lars von Trier, cette liste étant loin d'être exhaustive. **La dimension historique d'un festival comme *Entrevues* est également essentielle.** Ainsi des rétrospectives sont proposées chaque année. Entre novembre et décembre 2016, on pourra ainsi (re)découvrir, à l'occasion des 60 ans du Planning Familial, une sélection *« Ceci est mon corps »*, qui évoquera la libération du corps féminin dans les années 60 et 70 aux quatre coins du monde. La Transversale a mis en place une programmation de 36 séances présentant 17 films mis en regard de leurs remakes. En outre des *« autoremakes »*, de Godard par exemple, seront également évoqués. Une séance de clips et deux cartes blanches à la collection FILM du Centre Pompidou et à l'Espace multimédia Gantner, qui évoquera le remix cinématographique, seront également au programme de cette Transversale 2016.

L'acteur et réalisateur Melvil Poupaud sera présent à Entrevues dans le cadre de la Fabbrika – Photo : DR

La Fabbrica se déroulera en la présence de **Melvil Poupaud** qui proposera une sélection des films dans lesquels il a joué ou qu'il a réalisés. Pour présenter au public le métier de comédien, il a aussi convié plusieurs acteurs dans le cadre d'une carte blanche, dont Chiara Mastroianni.

Connaissant une fréquentation croissante avec 22 000 entrées et notamment la venue d'environ 4500 élèves, sans oublier 350 professionnels présents sur le festival, *Entrevues* s'inscrit aussi dans un processus de promotion du cinéma indépendant auprès des jeunes publics en primaires, collèges et lycées. **400 lycéens venus de toute la France seront invités à suivre une programmation et des ateliers autour du film au programme du Baccalauréat option cinéma.** Huit films du metteur en scène indien **Satyajit Ray** seront ainsi présentés cette année. Entrevues Junior proposera également Drôles de bobines, une sélection de films pour enfants à partir de 3 ans et pour toute la famille, à l'image d'Aladin, King Kong, ET… Un ciné-concert avec *Cendrillon, Félix, Oswald et les autres* sera proposé le 27 novembre à 16h, en partenariat avec le Conservatoire du Pays de Montbéliard, sans oublier des ciné goûters et une *« méga-boum »* en salle après la projection de *Robots* le 4 décembre à 14h30.

diversions
L'info multimédia en Alsace
Bourgogne Franche-Comté

Aladin et la lampe merveilleuse
de Jean Image (1969) – Photo : DR

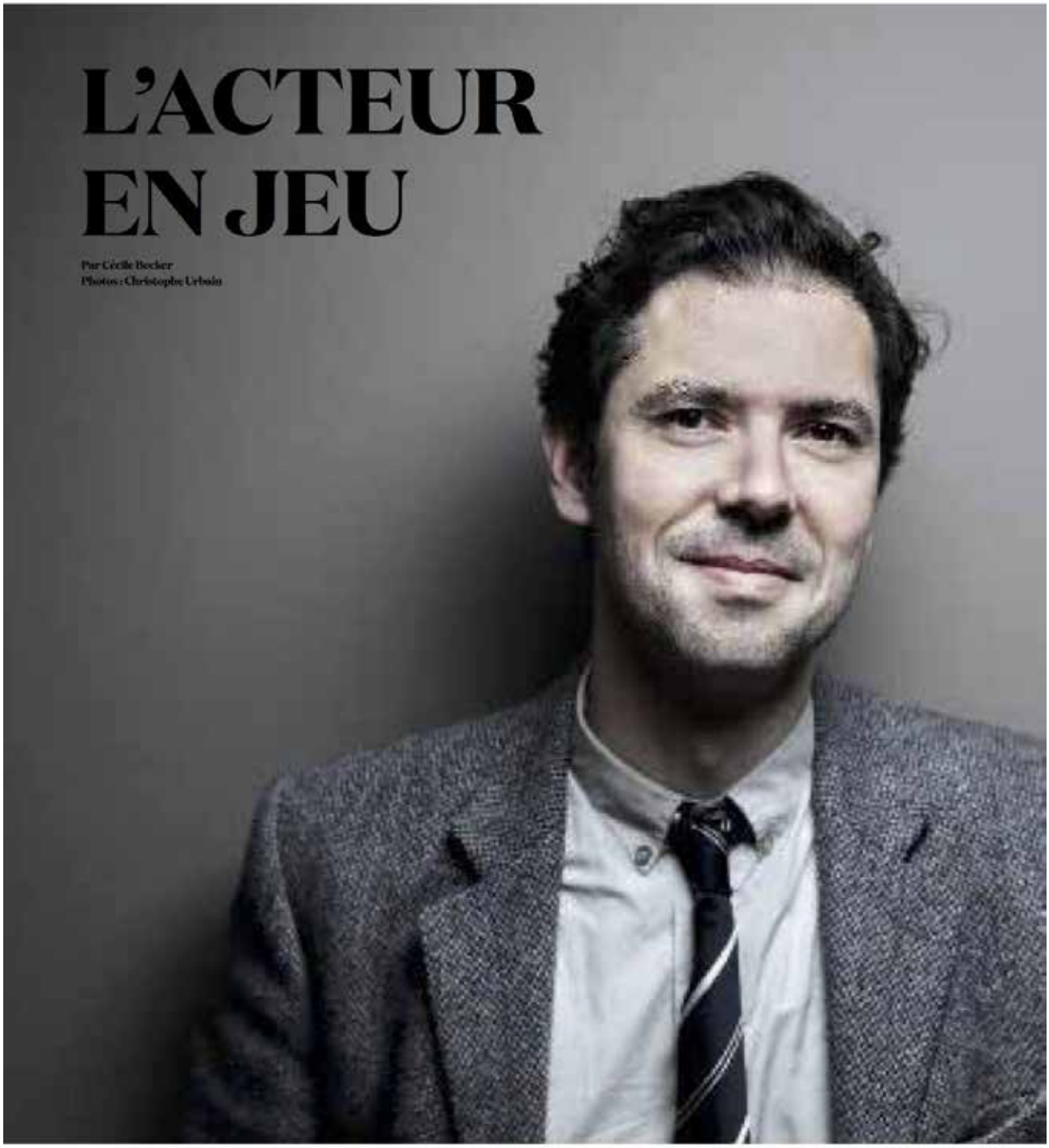
Entrevues, ce sont aussi durant ces neuf jours de cinéma à Belfort, des avant-premières, **une thématique autour du Nouveau Burlesque français**, une sélection de films présentés un à trois mois avant leurs sorties en salle en présence des équipes de production, des masterclass, des conférences… Sur un mode plus festif, les fameux Afters à la Poudrière composés de concerts et de ciné-mix sont également reconduits.

– Paul Sobrin –

***Festival Entrevues*, Belfort, du 26 novembre au 4 décembre**
Programme complet : www.festival-entrevues.com
Facebook, Twitter, Instagram : «FestivalBelfort»

L'ACTEUR EN JEU

Par Cécile Becker
Photos : Christophe Urbain



Pour sa quatrième Fabbrica, le festival EntreVues à Belfort convie Melvil Poupaud à penser le métier d'acteur. Lili Hinstin, sa directrice, a sélectionné 10 films de son impressionnante filmographie, complétés par une carte blanche d'acteurs (avec Chiara Mastroianni et Jean-Pierre Léaud), des rencontres et la diffusion de films réalisés par l'acteur lui-même. Melvil Poupaud, acteur ultime ?

C'était au lendemain du premier tour des élections régionales, le 7 décembre 2015. Je rencontrais alors Melvil Poupaud en promotion pour le film de Nicolas Pariser, *Le Grand Jeu*, où il campe Pierre Blum, un écrivain pétri de désillusions qui choisit de se placer en dehors du monde pour mieux le penser. Il y avait là quelque chose de troublant : au fur et à mesure de l'entretien, l'acteur et le personnage se sont confondus, répondus, frottés l'un à l'autre, distanciés puis retrouvés, comme si, après avoir interprété ce rôle, pas si éloigné de son interprète – il est aussi solitaire que suspendu aux tourments d'une réflexion incessante –, Melvil Poupaud n'était plus tout à fait le même. Comme si Melvil Poupaud avait besoin de se transformer pour mieux se comprendre et éprouver toujours un peu plus le métier d'acteur. Il y avait là autre chose de troublant : quand jouer revient à mettre le réel – autant son expérience, que ce qui constitue l'Homme : doute, questionnement, ego, inconscient, sur-moi et regards de l'autre – au service d'un personnage et d'un scénario, écrire appelle la même agitation. Que l'on prétende être écrivain ou journaliste, si ces deux écritures s'opposent par ce qu'elles mettent en jeu, elles finissent par se retrouver en ce qu'elles racontent toujours l'Autre, augmenté d'une part de soi. Ainsi donc, l'objectivité n'existe pas. Alors pourquoi écrit-on ? Pourquoi joue-t-on ? Pourquoi en éprouvons-nous le besoin ? Qu'avons-nous à dire de nous-mêmes et de nos métiers ? À quel point nous transformons-nous pour toucher du doigt une forme de Vérité ? En proie à ces questionnements – inhérents à l'acte-même de "création" ? – j'avais été profondément bouleversée par cette réflexion quasiment philosophique, entamée en une demi-heure de conversation dans le lounge d'un hôtel.

Au lendemain de l'élection de Donald Trump (coïncidence ?), je me suis vue assigner la tâche d'interviewer à nouveau Melvil Poupaud, par téléphone. Cette fois, il s'agissait de se placer en dehors de la mécanique de promotion pour évoquer sa participation à la Fabbrica d'EntreVues, transversale où le cinéma est interrogé par le prisme de l'œuvre d'un auteur. L'exercice, d'ordinaire rétrospectif, est ici nourri par une question rarement abordée : qu'est-ce qu'être acteur ? Qui pouvait mieux tracer les contours d'une réponse – ou au moins déminer le terrain – que Melvil Poupaud dont on connaît la propension à poser sur lui-même et son travail un regard analytique ? Enfant déjà, et bien avant avoir accroché la caméra de Raúl Ruiz, il était fasciné par l'objet caméra – héritage d'un grand-père cinéaste amateur – et par le jeu. Depuis, il accumule les témoignages – films construits comme des carnets de bord, remakes des films dans lesquels il a pu jouer, ou journaux intimes – où l'on voit l'acteur au travail. Ainsi, sans même en avoir conscience, Melvil Poupaud a posé les jalons d'une réflexion très précieuse sur le métier d'acteur, déjà réunie dans son livre passionnant *Quel est Mon noM* ? La Fabbrica – tout comme le simple fait d'être acteur – est aussi pour lui l'occasion de répondre à une simple question : qui suis-je ? C'est aussi au travers d'une filmographie comptant plus de 70 films, et donc par le regard de l'autre, l'autre étant ici cinéaste, que l'on comprend que tous ses rôles se retrouvent sur un point : pousser la transformation – qu'elle soit physique, induite par l'autre ou par le monde qui l'entoure – à son apogée pour trouver sa place. L'incarnation même, l'incarnation même de la vie ? →

— Le fondement de la question du jeu, pour moi, il est là : à quel moment est-on dans la réalité ? À quel moment est-on conscient qu'on est en train de jouer. —

—› **Jacques Doillon, Tony Gatlif, Otar Iosseliani, Melvil Poupaud, qu'est-ce que ça vous évoque ?**
Au début, j'ai hésité à participer, j'ai trouvé que ce n'était pas ma place. La Fabbrica laissait carte blanche à des auteurs confirmés, or, je ne me considère pas du tout comme un auteur. Lili Hinstin avait envie d'ouvrir le champ de la réflexion et de parler du travail de l'acteur. C'est un sujet qui m'intéresse de plus en plus : comprendre en quoi ce métier consiste réellement, qu'est-ce qu'on appelle jouer, ce que ça déclenche...

C'est quelque chose que vous cherchez à formuler depuis longtemps maintenant, non ?
Ça ne fait pas longtemps que je l'explore de manière consciente. Je n'avais jamais vraiment pensé à la théorie de l'acteur. J'avais lu Stanislavski *(metteur en scène et auteur de* La Formation de l'acteur *et* La Construction du personnage. *De ses théories ont découlé La Méthode ou le système Stanislavski sur lequel est basé l'Actors Studio, ndlr)* et avais quelques notions. Depuis j'ai lu Diderot, *Le Paradoxe du comédien*, il en parlait très bien. Petit à petit, j'ai commencé à réfléchir à ce qui est en jeu quand on joue.

À mon sens, vous y réfléchissez depuis vos débuts : La Fabbrica ne viendrait-elle pas compléter Quel est Mon noM ? ?
Mon premier livre réunit des souvenirs, j'écris du point de vue de l'expérience de vie. Ce qui m'a persuadé de participer à La Fabbrica, c'est que Lili Hinstin a voulu montrer que je réalise des films depuis que je suis petit, tout seul dans mon coin. Je me rends compte que ce travail de laboratoire, c'est aussi une façon de parler du métier d'acteur : j'ai profité de ces petits films pour continuer à jouer dans tous les sens du terme. Il y a un amalgame entre jouer aux petites voitures et jouer pour la caméra. Mais dans *Quel est Mon noM ?*, je n'ai pas eu l'impression d'écrire sur le sujet. Je le fais davantage dans un livre qui sortira en janvier aux éditions Pauvert : un journal tenu durant un tournage en Chine, où j'ai dû parler en mandarin, sans comprendre ce que je disais. J'ai pris l'occasion de ce tournage pour aborder les questions que l'on se pose lorsqu'on incarne un personnage, les va-et-vient entre un personnage et soi-même, comment on arrive à jongler entre le réel et le personnage. Le fondement de la question du jeu, pour moi, il est là : à quel moment est-on dans la réalité ? À quel moment est-on conscient qu'on est en train de jouer.

Est-ce que l'accumulation de tous ces témoignages de l'acteur au travail est aussi une façon de vous rassurer sur le fait que vous êtes acteur ?
Peut-être. La prochaine étape ce serait de diriger d'autres gens, ou de devenir prof ou d'écrire plus précisément sur le sujet.

Dans Quel est Mon noM ?, vous évoquez ce moment où vous refusez de vous voir comme un acteur, là, la littérature et la poésie prennent le relais, à quel point ces pratiques nourrissent-elles le jeu ?
Je n'étais pas destiné à être écrivain, j'écrivais même plutôt assez mal, ce n'était ni une facilité, ni une passion. J'ai toujours tenu des petits carnets. En fait, c'est complètement narcissique, je suis obligé de l'assumer. J'ai plutôt l'impression que je me suis utilisé moi-même pour écrire et pour, peut-être, faire des films. Peut-être y a-t-il là un dédoublement de personnalité – sans être totalement schizophrène – qui fait que j'arrive à voir ce que je vis avec un certain recul pour essayer de le comprendre, de le transmettre, de l'évacuer sous des formes "artistiques".

Même au moment où la poésie prend le relai sur votre travail d'acteur, vous cherchez à singer le poète, là encore, l'acteur vous rattrape...
J'ai l'impression que c'est en adoptant certains signes qu'on devient la chose. C'est quand même des "moods" dans lesquels tu voyages. À chaque fois qu'on me proposait un film, je rentrais dans cet univers-là et me transformais pour

rentrer dans ce personnage. Quand il n'y avait pas une caméra ou un metteur en scène pour me donner un rôle, j'étais obligé de me trouver un rôle à moi-même. Aujourd'hui, je suis plus centré, même s'il y a quand même des moments où j'ai besoin de me raconter une histoire.

Est-ce que c'est ça, être l'acteur ultime ?
Sûrement pas non... C'est peut-être pour ça qu'il n'y a pas beaucoup de documents sur le sujet, parce que les acteurs ne sont pas toujours les mieux placés pour parler de ce qu'ils font. Tout ça peut interférer avec le travail, avec la spontanéité. Jouer, ça a plus à voir avec le corps. En fait, je suis peut-être hyperactif et quand je ne tourne pas, j'ai besoin d'alimenter quelque chose...

Vous alimentez votre réflexion par quelque chose que j'ai envie de décrire comme une collection : tous ces films, tous ces carnets de notes, toutes ces caméras... Cela vous a-t-il été transmis par votre grand-père, lui-même passionné par la caméra et, en un sens, accumulateur d'images ?
Bien sûr, ce sont des choses qui se transmettent. La passion de mon grand-père pour sa petite caméra Super 8, son projecteur, ses bobines... il m'a transmis cette énergie positive. Les choses se transmettent par l'énergie. Le fait que ma mère ait travaillé dans le cinéma dans les années 70 y a aussi participé : elle m'a transmis sa passion. Il y a un rapport à la mort, à la fin, un rapport au temps.

Depuis l'enfance, vous avez cette passion du remake, vous tournez votre propre film basé sur le film dans lequel vous êtes en train de jouer. Sortir du rôle pour mieux l'interpréter ?
Il peut y avoir de ça. Quand tu regardes un film et que tu flashes, tu as envie de rester dans le film. Quand j'étais petit, ma façon à moi de rester dans le film c'était de le reproduire pour me réintroduire à l'intérieur. J'adorais les films de gangster, du coup je les refaisais dans ma chambre. Je suis un peu comme Rúiz à ce niveau-là. J'ai compris quelque chose qu'il m'a dit quand j'étais tout petit et qu'avec le temps je me suis approprié : c'est une seule image qui développe tout le film. Je cristallise tout autour d'une image et, à partir de cette image-là, sort tout un tas de choses. Dans les films que j'ai faits, il y a un côté intuitif, presque un peu psy. C'est aussi une pratique chamanique, ou psychanalytique, magique, dans le sens où tu te laisses porter par un courant. A posteriori tu te rends compte de ce qui est sorti.

— *Quand j'étais petit, ma façon à moi de rester dans le film c'était de le reproduire pour me réintroduire à l'intérieur.* —

À un moment du livre, vous évoquez justement une « expérience chamanique » lorsque vous tournez *Combat d'amour en songe* de Raúl Ruiz : vous inventez et filmez l'histoire d'un affrontement « *entre un schizophrène et son pendant homothétique* ». Le fait de passer d'un personnage à un autre vous fait sortir de votre corps. Se dédoubler, sortir de soi, c'est ça l'acteur au travail ?
Je pense que oui. Diderot fait trop de distinctions entre un type et un autre type. Moi, je pense qu'un acteur est les deux rassemblés. De temps en temps, il perd pied et se retrouve projeté dans une autre dimension, pendant que ça tourne, ou même le temps d'un tournage. Il n'est plus lui-même, il n'a plus accès à lui-même, il est complètement transcendé, transformé, ce qui donne parfois des scènes magnifique. Après, il faut aussi revenir au concret et maîtriser ses émotions, il faut être disponible entre "action" et "coupez". N'être pas tout à fait là, mais être là en même temps. Il y a une analogie possible entre un artiste et un acteur, elle se situerait au moment où le type est capable de se dépasser et en même temps d'être techniquement présent, raisonnablement présent, intelligemment-là.

Sur le tournage d'*Un homme perdu* de Danielle Arbid, votre travail d'identification au photographe Antoine d'Agata vous plonge dans « *une sorte de trouble existentiel* » qui illumine votre réflexion. Est-on un homme perdu lorsqu'on est acteur ?
Tout à fait. Beaucoup d'acteurs te diront que c'est très difficile parce que ça joue avec ta personne même. Beaucoup finissent par picoler, se droguer, ou complètement déphasés avec la réalité. Quand j'étais petit, j'étais complètement fasciné par Johnny Weissmuller : on m'avait raconté qu'il avait fini dans un asile en se prenant pour Tarzan ou Béla Lugosi qui dormait dans un cercueil. Ou même l'exemple de Jean-Pierre Léaud, avec ce côté poète hors du cinéma, hors du temps, il a un côté insaisissable. Le cinéma joue sur ton psychisme à force de te transformer, de changer d'endroit, de rencontrer d'autres gens, de prononcer d'autres phrases, de t'appeler par un autre prénom. Je ne vois pas comment tu ne peux pas être perturbé, il faut savoir maîtriser cette dose de folie, et à la fois, cette dose de raison pour garder les pieds sur terre.

Comment sent-on qu'on est acteur ?
Parce qu'on gagne de l'argent. Si on me demande quel est mon métier, je dirais toujours acteur, parce que c'est comme ça que je gagne ma vie. Mais on est tous acteurs à chaque instant de sa vie. C'est très rare les moments où on ne joue pas, à part quand on est tout seul et même moi, quand j'étais tout seul, je continuais à faire le con. On est toujours en train de composer, de penser à ce qu'on va dire, à la façon dont on va s'habiller, se transformer, s'adapter à celui qu'on a en face. La vie, c'est 95% de jeu et 5% qui sont au-delà du jeu, ces 5% sont ce qu'on aime quand un acteur est transformé.

Vous est-il arrivé de voir Melvil Poupaud plutôt que l'acteur ?
En me regardant dans certains plans, je me reconnais ou je crois me reconnaître en fonction de ce que les gens ont pu me dire. C'est une notion qui n'existe pas pour moi : après avoir dit quelque chose, je ne suis plus le même que celui de l'instant d'avant.

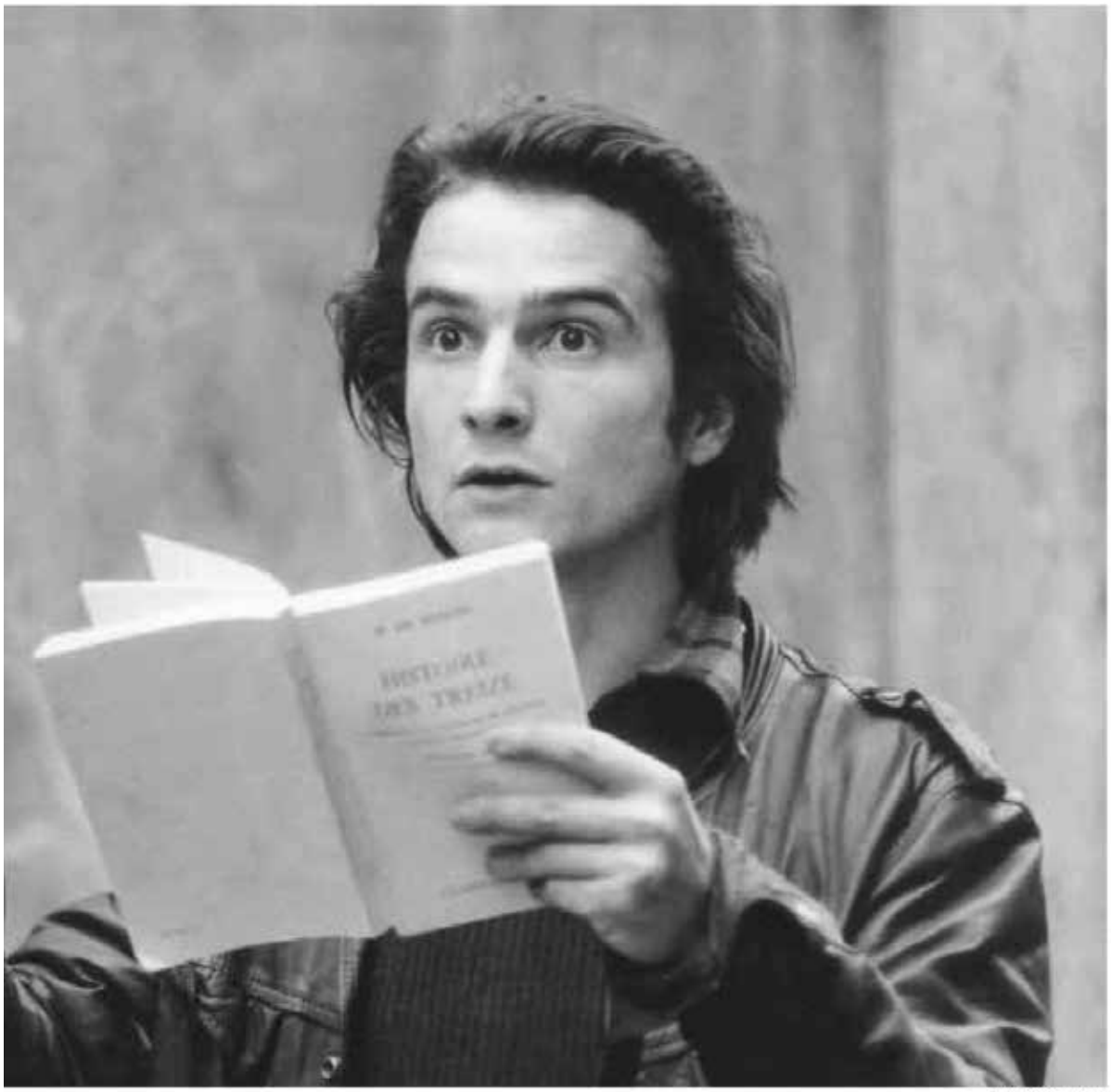
Qu'est-ce que tous ces films disent de vous ?
On m'a souvent dit que j'étais très exigeant dans le choix de mes films alors que j'ai toujours eu l'impression d'avancer avec des refus. Je ne sais pas ce que ça dessine a posteriori, c'est aussi une curiosité. Peut-être qu'un jour je trouverai un lien, une direction, peut-être que les gens la verront à ma place. Le parcours d'un acteur est très mystérieux.

QU'UN AVEC ELLE

Par Emmanuel Abela

Melvil Poupaud invite Jean-Pierre Léaud à présenter *La Mort de Louis XIV* d'Albert Serra. Rien ne semble plus beau tant l'acteur des 400 Coups doit se sentir chez lui au sein de sa famille : celle du cinéma éternel.

Débutons par une image : le 24 octobre 1984, une foule amassée écoute un homme en train de lire un texte derrière un pupitre surélevé. L'homme est visiblement ému : « *Aujourd'hui, ça n'est pas un film que je présente, mais un homme-film, un peu comme ces hommes-livres que François montrait dans* Fahrenheit. *Bien sûr, la comparaison ne vous a pas échappé.* » La caméra prend du recul. Posté à l'avant d'un groupe de personnes qui entourent un cercueil et une tombe hors-champ, un homme en imperméable clair tient le bas de son visage dans sa main. Il porte des lunettes noires. Au fil du travelling arrière, on distingue mieux ses traits et même s'il porte une moustache ce jour-là, il n'y a aucun doute sur son identité : Jean-Pierre Léaud. Il baisse la tête et porte la main à sa poitrine. Et alors qu'à la voix de celui qui dresse son oraison funèbre succède la voix-off de François Truffaut dans *La Nuit Américaine* – « *Bien, tu vas rentrer dans ta chambre, relire le scénario, travailler un petit peu et essayer de dormir. Demain, tu travailles et le travail est plus important. Ne fais pas l'idiot, Alphonse, tu es un très bon acteur. Le travail marche bien. Je sais, il y a la vie privée, mais la vie privée, elle est boiteuse pour tout le monde. Les films sont plus harmonieux que la vie, Alphonse, il n'y a pas d'embouteillage dans les films, pas de temps mort. Les films avancent comme des trains, tu comprends, comme des trains dans la nuit.* » –, la caméra se fige. La détresse insondable de Jean-Pierre Léaud se lit dans le moindre



OUT 1 : Noli me tangere

de ses tremblements. Fondu. Fin de séquence.

Ce rôle-là, il n'aura jamais souhaité l'endosser – l'endurer. Quelques mois auparavant, on l'avait interrogé dans *Libération* : *« S'il lui arrivait un accident il y aurait une partie de moi qui tomberait. »* Six mois plus tard, l'accident s'est produit, François Truffaut est mort, Jean-Pierre Léaud a sombré. Devant la caméra d'Alain Nahum et Claude Ventura pour l'émission télévisée *Cinéma Cinémas* dans ce court sujet sobrement baptisé *24/10/84*, il réendosse les traits de Claude qui, dans *Les Deux Anglaises et le Continent*, regarde son reflet dans la vitre d'une voiture : *« Mais qu'est-ce que j'ai aujourd'hui ? »*. Sous-entendu, pourquoi les gens, pourquoi la vie ? Pourquoi nous rattrape-t-elle sans cesse ? Ce jour-là, il y avait que la Terre s'ébranlait sous ses pieds, que l'ami intime, le père en cinéma – lui-même fils d'André Bazin –, celui qui lui avait donné sa chance à l'occasion d'un casting au cours duquel il s'était montré plus gouailleur que les autres, s'était éteint. Et avec lui, une certaine idée du cinéma. Belle idée qui plaçait le cinéma au cœur même de nos vies, à l'égal – et parfois même au-dessus – de →

Domicile conjugual

Baisers volés

—› tous les arts. Léaud, sans le savoir, était porteur de cette idée. Pas étonnant qu'il ait été maintes fois sollicité par Truffaut bien sûr, mais aussi par Cocteau – une brève apparition dans *Le Testament d'Orphée* –, Jean-Luc Godard, Pier Paolo Pasolini, Jean Eustache, Philippe Garrel, mais aussi Aki Kaurismaki, Olivier Assayas ou Bertrand Bonnello.

On a pu gloser indéfiniment sur son jeu singulier – plus comique qu'on ne souhaite le dire – qui conduisait les réalisateurs à lui destiner, comme pour les plus grands acteurs, des rôles qu'ils créaient pour lui. On a pu décréter qu'il n'a interprété au final qu'un seul rôle, le sien, celui d'Antoine Doinel décliné à l'envi dans *Masculin Féminin* et même *La Chinoise* de Godard, dans *Le Père Noël a les yeux bleus* ou *La Maman et la Putain* d'Eustache. Mais Jean-Pierre est peut-être plus que cela : son nom est cinéma. Comment expliquer sinon qu'il ait pu ainsi nous bouleverser à la moindre de ses apparitions.

Au moindre de ses sourires en coin, au moindre de ses regards attendris ou désespérés. À chaque instant, la caméra traque chez lui cette émotion que les mots ne savent plus restituer. Il ne fait qu'un avec elle, quand il soulève les yeux chez la psy dans *Les 400 Coups*. Qu'un avec elle quand il échange avec Chantal Goya dans le réduit du journal au sein duquel ils travaillent ensemble dans *Masculin Féminin*. Revoyons cet extrait : « *Le centre du monde ? C'est drôle, on ne s'est jamais parlé, et vous me posez des questions étonnantes.* » Plan fixe, petit sourire de Jean-Pierre Léaud qui regarde Chantal Goya, sur sa gauche, hors-champ. « *Comme ça, l'amour je trouve...* » Il baisse le regard, porte la cigarette à la bouche et sourit à nouveau. Qu'un avec elle quand il répond « *Oui, monsieur* » à Delphine Seyrig dans *Baisers Volés*. Même qu'un avec elle quand il plonge dans un état catatonique dans *Porcherie* de Pier Paolo Pasolini ; là, le motif se précise, christique, mantégnesque, alors que l'image se confond avec son objet. Et enfin, qu'un avec elle, à chaque instant de *La Maman*, et plus que jamais dans ce long monologue central, interprété d'un seul tenant, aboutissement de son art : « *La nausée est une sensation noble. Ce n'est pas le nom qui convient à cette poussière, cette honte qui reste dans ma gorge, que je ne peux pas digérer, que je ne peux pas cracher non plus. Quand quelqu'un nous quitte et qu'on souffre, on ne sait jamais très bien pourquoi. Il n'y a pas que l'amour. Il y a l'orgueil, l'amour-propre. J'en avais pris mon parti. Avant, je m'efforçais de ne pas souffrir, ou de souffrir le moins longtemps possible, sachant qu'un jour je ne souffrirai plus. Mais quand la terre tremble sous nos pieds, quand l'amour, la réussite, la révolution, ne servent à rien... Vous savez, le monde sera sauvé par les enfants, les soldats et les fous.* » Là aussi, lunettes teintées, les larmes qui perlent, vaguement dissimulées. Le plan fixe le révèle dans ce qu'il est : au-delà. Dans un état de fusion cinématographique totale qui lie de manière frontale l'image, le corps et les mots.

Pourquoi Léaud plus qu'un autre ? Qu'est-ce qui a fait que de l'entr'apercevoir au cinéma et parfois même à la télévision dans les films de Truffaut a pu sceller cette fusion en nous, au point parfois d'écarter tout le reste ? Bref, qu'est-ce qui nous lie à lui, et lui à la caméra ? Les hypothèses sont nombreuses, mais l'explication est peut-être plus simple qu'il n'y paraît. Dans le regard qu'a porté Truffaut sur lui, c'est notre propre narcissisme qu'on y lit : par un étrange jeu de miroirs, Truffaut filme Léaud qui le représente lui ; nous, nous regardons Léaud, y voyons Truffaut en train de se regarder lui-même. Et en définitive, en Léaud nous nous regardons nous-mêmes. La magie du cinéma est à situer là, même si nous vivons chacun notre niveau de projection avec les acteurs qu'on aimerait voir nous ressembler.

Depuis la mort de Truffaut, Léaud se cache. On le dit ingérable, long dans la préparation de ses rôles, plus qu'avare en interviews, lesquelles sont gérées à partir d'une prise de notes préalable si la note elle-même ne fait pas office de réponse à destination des journalistes comme ce fut le cas récemment à l'occasion de la sortie de *La Mort de Louis XIV*, le film d'Albert Serra. On le dit également versatile à la fois dans ses humeurs mais aussi dans ses prises de décision. Il soigne malgré lui sa propre réputation, et bien sûr, il refuse de s'exprimer sur François Truffaut ou sur ses qualités d'acteur. Peut-être s'est-il exprimé ce jour-là, le 24/10/84, mieux qu'il ne fera jamais. Avec sa douleur dans l'instant qui devient la nôtre. Ce qui se joue dans cette scène filmée du cimetière Montmartre au moment de l'enterrement de Truffaut, scène que l'on regarde avec l'insistance du voyeur, c'est de sonder combien la figure de Léaud a favorisé notre entrée en cinéma. Ce lieu qui ne cesse de jouer avec la vie comme pour mieux la mettre à l'écart, mais qui finit toujours par lui céder sa place véritable. Une place que de toute façon elle finit par lui revendiquer avant de la lui reprendre. Inlassablement. Peut-être mieux que quiconque, Jean-Pierre Léaud incarne cela, Truffaut l'avait compris d'emblée.

www.festival-entrevues.com

Entrevues Junior

Les enfants ont aussi leur festival

À BELFORT, C'est la troisième édition d'Entrevues Junior, le festival pour les enfants à l'intérieur du festival pour les grands. Cette année, les mômes vont particulièrement aimer le thème proposé : ça va tourner autour des créatures de folie et en folie. Les monstres, les robots, la magie, les extraterrestres… tout ce qu'ils aiment.

on refait le film

Outre sa compétition internationale, ses coups de projecteur (sur le parcours de Melvil Poupaud) et focus (le burlesque français), la 31e édition du festival belfortain **Entrevues** interroge le *remake*. On rembobine avec Lili Hinstin, sa directrice.

Par Emmanuel Dosda

Au Cinéma Pathé et à La Poudrière (Belfort), du 26 novembre au 4 décembre www.festival-entrevues.com

Légendes :

1. *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock (1953)
2. *Body Double* de Brian De Palma (1984)

Qui est la femme de dos dont on voit les jambes sur l'affiche de cette année ?
Joan Bennett. C'est un fragment d'image tiré de *La Rue rouge* (1945), méconnue mais magnifique œuvre hollywoodienne de Fritz Lang, inspirée de *La Chienne* (1931) de Jean Renoir qui est lui-même parti d'un obscur roman populaire de Georges de la Fouchardière...

L'histoire du septième art est pleine de *remakes* : durant le festival, vous proposez la projection de 16 films suivis de leur relecture...
Nous allons nous livrer au plaisir de voir les points communs et différences entre un film et son modèle, mais aussi d'étudier toutes les façons dont un cinéaste va s'inspirer d'un film. *Tous les autres s'appellent Ali* (1974), relecture de *Tout ce que le ciel permet* (1955) de Douglas Sirk par Fassbinder, est marquante. Partant du très grand mélodrame de Sirk où une veuve bourgeoise tombe amoureuse de son jeune jardinier, Fassbinder va encore plus loin dans la transgression sociale. Il s'empare d'un tabou et imagine une femme mûre vivant une passion avec un Marocain, dans une Allemagne des années 1970 décrite comme très raciste.

L'exercice du *remake* permet-il de pallier une panne d'inspiration ?
On s'attaquait à un gros morceau avec cette question et avions un corpus monumental à explorer ! Notre programmation souligne la manière très personnelle qu'ont les cinéastes d'injecter leurs obsessions dans leurs adaptations. Avec *La Rue rouge*, par exemple, Fritz Lang glisse ses propres questionnements : le déterminisme, le destin tragique, la notion de bien et de mal... C'est intéressant car *La Rue rouge* est une variation, avec les mêmes acteurs, de *La Femme au portrait* qu'il a sorti un an plus tôt.

Pourquoi faire des "*autoremakes*", pratique courante chez les cinéastes ?
Je pense que les réalisateurs sont dans une pratique qui s'affine de plus en plus au cours de leur carrière et qu'ils peuvent ressentir l'envie de ré-expérimenter la mise en scène d'une histoire qui les touche encore. Par exemple en passant du noir et blanc dans les années 1930 à la couleur dans les années 1960 avec *Histoire d'herbes flottantes* (1934) et *Herbes flottantes* (1959) d'Ozu : il reste très fidèle au scénario et au découpage original, mais la couleur et les nouveaux acteurs modifient profondément le film. Nous sommes ici très proches du *Psycho* (1998) de Gus Van Sant qui reprend Hitchcock (1960), plan par plan, tout en proposant un film tout à fait autre ! ■

A la Conquête de l'Est

Vous n'aurez plus le droit de vous ennuyer !

FESTIVAL ENTREVUES 2016 À BELFORT

8 novembre 2016 · by alaconquetedelest · in Actualités

Si la musique a son rendez vous incontournable avec les Eurockéennes, le cinéma a Entrevues !

Entrevues, c'est LE festival pour tous les amoureux du cinéma et ça se passe à Belfort du 26 novembre au 4 décembre ! Encore une bonne raison pour arrêter de dire qu'il n'y a rien à faire dans la cité du Lion.

Entrevues, qu'est ce que c'est ? Je suis sure que bons nombre d'entre vous n'ont jamais poussé les portes du cinéma Pathé de Belfort durant ce festival… Petit récapitulatif !

Le festival Entrevues est consacré aux jeunes créations contemporaines internationales mais aussi aux rétrospectives. Cette année, nous fêtons son 31ème anniversaire ! Et qu'est ce qu'on aura au programme ?

Cette année donc, ce ne sont pas moins de **16 longs métrages et 11 courts et moyens métrages, et 170 projections au total** qui seront présentés du 26 novembre au 4 décembre.

A chaque édition, le festival se dote d'invités prestigieux et cette année, **nous aurons Melvil Poupaud et Chiara Mastroianni qui fouleront notre cinéma**. D'ailleurs, un mini cinéma d'une dizaine de places sera installé au coeur du Pathé et diffusera h24 des films de l'acteur et cinéaste.

Nouveauté cette année, **un nouveau prix voit le jour : le prix Gérard Frot-Coutaz qui récompensera un jeune réalisateur français pour son premier film.**

Cette année aussi, place aux Remakes ! Pas moins de 17 films et leurs doubles seront proposés au public comme « fenêtre sur cour » de Hitchcock et celui de De Palma ou encore « La Source » de Bergman et de Wes Craven.

Entrevues Junior est un des rendez vous devenus incontournables de ce festival ! Petits et grands enfants seront encore ravis d'aller voir, revoir et découvrir des classiques tels que King Kong, E.T ou encore Aladin de Jean Image. Certains films sont accompagnés de gouter 😉

Les habitués du festival les attendent tous les ans et ils sont encore là : **les afters de la Poudrière !** Concerts, DJ sets ... le tout en lien avec les thématiques du festival !

Les habitués du festival les attendent tous les ans et ils sont encore là : **les afters de la Poudrière !** Concerts, DJ sets ... le tout en lien avec les thématiques du festival !

Nous vous en parlerons sur nos réseaux sociaux mais **l'association Cinémas d'Aujourd'hui prépare une sacré chouette surprise animée**, ludique et rigolote.... Et là encore, on est super contentes de voir que Belfort bouge !!! Restez à l'affût car il s'agit d'un concours avec de beaux lots à gagner !

On vous rappelle aussi qu'Entrevues **ce sont des séances à petits prix** : comptez 6€ l'entrée, 22€ les 5 ou 35€ les 10 ! Votre banquier ne vous en voudra pas d'assouvir votre soif de culture !

Retrouvez toutes les infos sur le site du festival avec les dates, les thématiques, les rendez-vous à ne pas louper et peut etre qu'on s'y croisera 😉

http://www.festival-entrevues.com/fr

Tags: entrevues belfort, festival cinema belfort, festival entrevues 2016 belfort

Cécile

THE Hollywood REPORTER

'What's in the Darkness': Film Review | Belfort 2016

1:03 AM PST 11/29/2016 by Jordan Mintzer

THE BOTTOM LINE

An impressive first feature with a few hitches.

Debuting writer-director Wang Yichun delivers the portrait of a young Chinese woman growing up amid the backdrop of a grisly homicide investigation.

Rape, murder and the turmoils of puberty are all part of the same package in *What's in the Darkness* (*Hei chu you shen me?*), an ambitious feature debut from distaff writer-director Wang Yichun that combines a serial killer mystery with a coming-of-age tale set in 1990's rural China.

Taking several cues from Bong Joon-Ho's *Memories of Murder*, but not always mixing its disparate parts into a convincing whole, this polished if overlong effort offers lots to chew on in its portrait of a shy teenage girl whose growing pains are made all the worse by the bodies that keep piling up around her. After stints in Berlin, Melbourne, Taipei and Belfort, *Darkness* should continue its fest run while turning newcomer Wang into a talent to watch.

Jing (Su Xiaotong) is a quiet, unassuming student who sits in the back of class and keeps to herself. But like with any budding adolescent, there's a major storm brewing just beneath the surface. Meanwhile, her policeman father Qu Zhicheng (Guo Xiao) – or "Sherlock Qu," as his fellow cops mockingly call in – is investigating a series of killings in their otherwise peaceful enclave, where the corpses of two young women have turned up with signs of sexual trauma and strange markings on their thighs.

Initially, Wang does a good job mixing the murder plot with details about Jing's burgeoning adolescence, such as in a sequence where she looks up the word "rape" in a dictionary, or another where she snoops around crime scenes with her school buddy Zhang Xue (Lu Qiwei) – an older student who seems to be much more in tune with her own womanhood, playing the cool cheerleader to Jing's nerdy and naive daddy's girl.

All of this is set against a backdrop of constant male perversion and stifling state paternalism, with Wang clearly saying that the former results from the latter. In one memorable scene, Jing finds herself at a friend's house with a group of boys trying to watch a porno movie on a coveted VHS tape, only to have the police descend on their gathering and toss them all in jail. Earlier on, she volunteers at a retirement home by reading to an elderly man, who switches up her bedtime stories for erotic literature. It's a dirty world for a girl to be raised in, and the mutilated bodies are shown to be just one aspect of a society that relegates women to the role of sexless objects who should stay home, shut up and cook dinner, leaving the men to do what they please.

If Wang offers up sharp criticisms of a culture that has hopefully evolved since the early 90's, her narrative is a little too lose to tie its various strands together, meandering during a lengthy second act that could use some trimming. And while the homicide plot intrigues early on, the cops – except for Qu, who has a decent set of detective skills – are such a sorry group of nincompoops that instead of ratcheting up the suspense, they wind up more or less killing it. There are obvious nods to Bong's *Memories of Murder* in this regard, but that film managed to keep viewers on edge through several nail-biting chase sequences, whereas Wang never seems to take the genre too seriously and uses it more for pointed social commentary or dark comedy.

Working with a modest budget, the director delivers a work that feels large in scope despite the limited means, with DP Zhao Long using sweeping camera movements to give certain sequences the breadth of an intimate epic. Production design by Zhang Xiaobing channels the austerity of a small town at a time when China was beginning to open up to the West, while a treacly score by Tu Xiaocha accompanies a selection of pop songs that Jing sings aloud to express her desire to finally grow up and be free.

Production companies: HH Pictures Co.

Cast: Su Xiaotong, Guo Xiao, Liu Dan, Lu Qiwei, Zhou Kui, Zhang Xueming, Han Jian

Director, screenwriter: Wang Yichun

Producer: Yang Wei

Executive producer: Tang Danian

Director of photography: Zhao Long

Production designer: Zhang Xiaobing

Costume designer: Xu Zhen

Editors: Chen Bingfeng, Liu Guang

Composer: Tu Xiaocha

Sales: China Film International

In Mandarin

107 minutes

THR

JORDAN MINTZER

THRnews@thr.com

@thr

THE Hollywood REPORTER

'Sleeping Beauty' ('Belle Dormant'): Film Review | Belfort 2016

4:22 AM PST 11/29/2016 by Jordan Mintzer

Belfort Film Festival

THE BOTTOM LINE
It ain't Disney.

Niels Schneider, Agathe Bonitzer, Mathieu Amalric and Serge Bozon star in Spanish writer-director Ado Arrietta's contemporary adaptation of the famous fairlytale.

There may be a beauty and she may be sleeping, but that's pretty much where the comparisons end between the classic fairytale and this modern retelling by Spanish filmmaker Ado Arrietta, who works with a French-speaking cast – as well as a helicopter, an iPhone and a Conga line – to tell the story of a spoiled prince trying to undo the curse befallen upon a kingdom and its beloved princess.

Not quite for children, nor necessarily for adults seeking out an imaginary thrill-ride, the highly eclectic affair stars auteur-friendly actors Agathe Bonitzer (*Right Here Right Now*), Niels Schneider (*Heartbeats*) and Mathieu Amalric (*My Golden Days*), which should give the film some pull in France and on the festival circuit. But despite a few moments of creative ingenuity, as well as tasteful production values given the small budget, the rather stilted performances and deadpan atmosphere will make this a tough item to push outside of niche markets.

READ MORE
'What's in the Darkness': Film Review | Belfort 2016

The Madrid-born Arrietta directed a handful of features – including *Flammes* and *Le Jouet Criminel* – throughout the 70's and 80's, though this is his first fictional effort in a long time. He brings a certain brand of kitschy class and contemporary cheekiness to a tale that's been told countless times before, yet it's hard to take anything on screen very seriously, with certain scenes provoking more chuckles than wonder.

Set in the fictive land of Letonia between the years 2000 and 1900, the story roughly follows the travails of Prince Egon (Schneider) – a foppish dream boy who spends most of his time smoking cigarettes and laboriously beating on a drum set, much to the chagrin of both the audience and his father the king (played by director Serge Bozon).

During a long helicopter ride with his tutor (Amalric), Egon learns how the nearby kingdom of Kentz was struck by a curse one hundred years ago when Princess Rosemunde (Tatiana Verstraeten) pricked her finger on a spinning wheel, plunging the entire realm into a prolonged sleep. Now a century later, a redheaded fairy named Gwendoline (Bonitzer) tries to convince Egon to kiss Rosemunde on the lips and wake everyone up so they can live happily ever after. Or at least that's the general idea.

Arrietta manages to get some mileage out of all the constant interplay between old and new, magical and real, although the scenes set in modern times often feel like they could take place a century ago, with the actors reciting wooden dialogue in such a distant way that they could be reading off teleprompters. This is obviously done on purpose and the director never tries to hide the fact that we are supposed to be witnessing a fairytale, but even the world of make-believe needs to be a little believable at times to keep viewers interested.

If some of the chattier sequences can be trying, Arrietta steps up his game during the last twenty minutes when Egon crosses a misty forest and arrives in Kentz to find the place frozen in time, taking snapshots of its statuesque citizens with his iPhone. It's a simple effect that works rather well, with cinematographer Thomas Favel (*Diamond Island*) and production designer Erwan Le Floc'h transforming the actual French chateau settings into places of minor enchantment, especially during the finale.

Alongside the predominantly Gallic ensemble, Rainer Werner Fassbinder regular Ingrid Caven (*In the Year of the 13 Moons*) co-stars as a sneering evil fairy whose spell puts beauty to sleep.

Production companies: Paraiso Productions, Pomme Hurlante Films, Hellish Producciones

Cast: Niels Schneider, Agathe Bonitzer, Mathieu Amalric, Tatiana Verstraeten, Ingrid Caven, Serge Bozon

Director, screenwriter: Ado Arrietta

Producers: Nathalie Trafford, Eva Chillon

Director of photography: Thomas Favel

Production designer: Erwan Le Floc'h

Costume designer: Justine Pearce

Editor: Ado Arreitta

Composers: Benjamin Esdraffo, Ronan Martin

Sales: Capricci

In French

82 minutes

THR

JORDAN MINTZER

THRnews@thr.com

@thr

THE Hollywood REPORTER

'The Illinois Parables': Film Review | Belfort 2016

7:57 AM PST 11/30/2016 by Jordan Mintzer

Belfort Film Festival

THE BOTTOM LINE

An absorbing celluloid meditation on geography and history.

Director Deborah Stratman's hour-long film essay premiered at Sundance and recently had a theatrical run in New York.

Digging through the archives of her home state to reveal how currents of migration, racism, genocide and disaster have literary been etched into the landscape, experimental director Deborah Stratman offers up a dense and often mesmerizing film essay with her latest work, *The Illinois Parables*.

Composed of eleven short chapters, each one focusing on a specific location or event from the past few centuries, this hour-long meditation doesn't hammer out its thematic points as much as it obliges the viewer to make them on their own, in a highly formalistic treatise that manages to be both succinct and open-ended, minimalist and meaningful.

Premiering earlier this year in Sundance's New Frontier program and released in New York a few weeks ago, *Parables* could see wider distribution at home in the politically-charged months to come, especially with strong critical backing. Overseas it should continue a fest run after playing Berlin, Barcelona, London and Belfort, with possibilities for niche theatrical in France and elsewhere.

Comparisons are likely to be made with John Gianvito's 2007 documentary *Profit Motive and the Whispering Wind*, which also clocked in at one hour, although Stratman's approach here is less political than it is topographical, exploring how the Illinois terrain has been shaped over the years by various cultures and calamities.

The film is bookended by two sequences where Stratman (who served as cinematographer, editor and sound designer) captures instances where the land has been directly modified by human intervention: one in the mound-like ruins of a Native American city that was built as early as the 7th century, the other in a series of earthwork art pieces from the 1980's that are photographed from way up above. A third scene, which occurs midway through, unveils another kind of geological transformation with the site of radioactive remains from the 1940's that have been stored deep underground in a state park and are all but invisible to the naked eye.

Rather than providing a linear narrative, *Parables* jumps ahead chronologically through different places and points in time, mixing archive footage, newsreels and newspaper headlines with scenes shot in the present day – although the grainy 16mm look makes it hard to distinguish between what's old and new, real or recreated (including a sequence that recreates a TV reenactment of the killing of Black Panther leader Fred Hampton in Chicago). It's as if Stratman were on an archeological dig to uncover facts that have been buried or long forgotten, and she excavates pieces of evidence – such as eyewitness accounts of the Great Tri-State Tornado of 1925, or stories from the Cherokee "Trail of Tears" that crossed through Illinois in 1838 – revealing an alternative history that's far from the one recounted in school textbooks.

The fragmented timeline is accompanied by texts from the likes of Ralph Waldo Emerson and Alexis de Tocqueville that are read off-screen, as well as music choices ranging from Bach to Arvo Part to the Parisian punk band Les Porte-Menteaux (whose track is used in a scene describing the Icarians – a 19th century French utopian movement that established its first permanent settlement in the town of Nauvoo, IL). Like the editing, the soundtrack is filled with layers of nuance and abrupt shifts in tone, and the multiple waves of image, sound and discourse that Stratman dishes out over the course of her movie ultimately grow intoxicating.

Production company: Pythagoras Film
Cast: Raven Wolf C. Felton Jennings II, Jose Oubrerie, Daniel Verdier, David Gatten, Joshua Frieman, Anna Toborg
Director, screenwriter: Deborah Stratman
Producer: Deborah Stratman
Director of photography: Deborah Stratman
Editor: Deborah Stratman
Sales: Pythagoras Film

60 minutes

THR
JORDAN MINTZER
THRnews@thr.com
@thr

PROGRAMMATION DU FESTIVAL ENTREVUES À BELFORT (26/11-04/12/2016)

Posté le 31 octobre 2016 par Elvire Rémand

La 31e édition du **Festival EntreVues** reviendra à Belfort du 26 novembre au 4 décembre. Cette année, 16 longs-métrages et 11 courts-métrages seront au programme. Quid du cinéma asiatique ?

En compétition internationale, deux longs-métrages asiatiques seront présentés : le film philippin ***Singing in the Graveyards*** de **Bradley Liew** et le polar ***What's in the Darkness*** du réalisateur chinois **Wang Yichun**.

Le Festival EntreVues proposera également une programmation où 17 films originaux seront confrontés à leur(s) remake(s). A ce titre, les spectateurs pourront retrouver ***Le Chant de minuit*** réalisé en 1937 par le cinéaste chinois **Ma-Xu Weibang** et ***Phantom of the Paradise*** de **Brian de Palma**, ainsi que ***Histoire d'herbes flottantes*** et ***Herbes flottantes*** de **Ozu**.

Chaque année, le festival propose une programmation pour accompagner les futurs bacheliers de l'option cinéma-audiovisuel. Et cette année, c'est la filmographie du cinéaste indien **Satyajit Ray** qui est au programme. Huit de ses films seront projetés dont ***Charulata***, ***La Grande ville*** ou ***Tonnerres lointains***.

Pour tout connaître du reste de la programmation, cliquez ici !

Elvire Rémand

キネマ旬報社

ベルフォール映画祭 ENTREVUES に見る映画祭と自治体の関係

映画祭にとって開催地の自治体の体制は重要な問題だ。カンヌ映画祭ですら補助金や会場の賃料負担など予算の4分の1に相当する援助を市から受けており、自治体と市民の協力は不可欠になっている。夕張市の財政破綻、釜山映画祭への政治介入、市の援助が打ち切られたモントリオール世界映画祭での給与問題によるスタッフの辞職。補助金削減に対し、並行イベントや上映作品、入件費をカットする映画祭も多い。

フランスでは右派よりも左派の方が文化事業を優遇する傾向にあるため、各地の映画祭も地方選挙の結果に大きな関心を注いでいる。選挙後に左派から右派に転じた後に廃止、また一般市民受けする大衆的な作品の上映を強いられている映画祭もあるという。

しかし自治体と幸福な関係を築いている映画祭もある。ドイツとスイスの国境に近いベルフォール市で毎年11月末から開催されるFestival Entrevues Belfortだ。左派の市長が長らく在任し、戦時中に軍事用に使われていた跡地を文化施設に転用し、文化に対して力を入れてきた街である。

この映画祭の前身は1969年にスタートした、フランスの映画学校の生徒の作品に特化したFestival des jeunes auteurs de Belfortである。その後、『映画とは何か？』で知られる批評家アンドレ・バザンのパートナーで映画作家に焦点を当てたテレビシリーズ「われらの時代のシネアストたち」などを製作したジャニーヌ・バザンを迎え、1986年にFestival Entrevues Belfortとして生まれ変わった。レオス・カラックスやペドロ・コスタは長篇デビュー前に短篇作品がここの映画祭で選出されている。

Festival Entrevues Belfortの会場風景

Festival Entrevues Belfortの代表リリ・アンスタン

しかし31回目を迎える歴史ある同映画祭も、2014年の地方選挙で市長が左派から右派に転じ、危機に陥る可能性があった。2013年から代表を務めるリリ・アンスタンは映画祭の未来に不安を感じたという。しかし同市は映画祭の運営に介入をせず、「白紙委任状」を与えた。これは別の形でのプレッシャーとなったが、長年にわたるセレクションの質の高さから国内外の映画人からも多くの注目を集める同映画祭は、人口5万人ばかりの街にもかかわらず2万人を動員し、その客層も幅広い。アンスタン氏は「長年にわたって続いている映画祭によって市民の映画に対する目が肥えている」と評価するが、この地元に根付いた映画祭の姿も自治体の決断に影響を与えたことは確かだろう。

同映画祭では第1作目から3作目を対象としたフィクションとドキュメンタリーの長篇と短篇のコンペティションを軸にしているが、アンスタン氏は3作目までを対象にするには理由があるという。フランスでは初長篇対象の国の貸付金があるが、第1作目の評価が影響する2作目の作品の方が逆に資金難に陥りやすいため、若手監督が作品を作り続けられる支援を目的としているのだ。「この映画祭は先鋭的と言われていますが、それぞれの監督独自の作風や視点に対して寛容な目を持ち、多彩な作品を紹介することを第一としています」と語る。

今年の長篇コンペティション部門にはヨーロッパや南米を中心に中国やマレーシアとフィリピン、ボリビアとカタールの合作も含まれたが、長篇第1作目の「若き詩人」が日本でも紹介されているダミアン・マニヴェル監督の"Le Parc（公園）"がグランプリを獲得。また短篇部門では写真家ローラ・エンノの初映画作品"Koropa"が選ばれた。

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM ENTREVUES BELFORT
EST ORGANISÉ PAR LA VILLE DE BELFORT ET CINÉMAS D'AUJOURD'HUI

IL REÇOIT LE SOUTIEN DE :

LE FESTIVAL REMERCIE SES PARTENAIRES CONTRIBUANT À SA RÉALISATION :

AINSI QUE SES PARTENAIRES MÉDIAS :